



LE BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,

PAR

MM. ALPHONSE ROYER ET GUSTAVE VAEZ,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Second-Théâtre-Français (Odéon),
le 3 novembre 1842.

Pris

—•••—
DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DURAND.....	MM. LOUIS MONROSE.
RÈNE DE SAINT-ILDEFONSE, général américain.....	SAINT-LÉON.
LE VICOMTE DE POLIGNY.....	EUGÈNE PIERRON.
BLANCHET, ancien ami de Durand.....	DÉROSSELLE.
GRANGER, commensal de Durand.....	CRÉCY.
EDMOND, neveu de Blanchet.....	BARON.
CLOVIS, adjoint du maire du village et fermier du château.....	ROUSSET.
AMANDA, nièce du général.....	M ^{mes} BERTHAULT.
CAROLINE, fille de Durand.....	VOLET.
UN TAILLEUR.....	MM. BARRÉ.
UN BOTTIER.....	MANUEL.
LE MARQUIS DE SALUCE.....	BOILEAU.
LA BARONNE DE LA ROCHE-AUX-LÉZARDS.....	M ^{lle} LECLAIRE.
JULIEN, valet de chambre de Durand.....	M. PÉRÈS.
UN AUTRE VALET,	} muets.
UN NOTAIRE,	
INVITÉS,	

La scène se passe au château de M. Durand, à quelques lieues de Paris.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon gothique avec un meuble moderne. Portes de fond et latérales; deux de chaque côté. Table à gauche.

SCÈNE I.

GRANGER, CLOVIS, entrant.

GRANGER, allant s'asseoir à la table.

Je le répète, vous n'aurez plus le bail de la ferme à ce prix-là.

CLOVIS.

C'est donc vous, monsieur Granger, qu'êtes l'intendant ici ?



GRANGER.

Qu'est-ce que c'est ? intendant... je suis l'ami de M. Durand, le propriétaire de ce château.

CLOVIS.

Hom ! l'château est à lui, c'est vrai, puisqu'il vient de l'acheter.

GRANGER.

Eh bien ?



CLOVIS.

Ah ! c'est qu'il y en a qui disent que c' seigneur-là, était un simple bourgeois de Paris, qui a gagné du bien, et que son père de son vivant était marchand de cuirs.

GRANGER.

Monsieur Clovis, ce n'est pas en répétant ces bruits ridicules que vous resterez le fermier de M. Durand.

CLOVIS.

Dam ! si ça lui fait plaisir je l'en ignore, j'en ignorerai... pour avoir mon bail... C'est pourtant d'mauvaise terre.... y a plus d'pierres à gagner que d'sépis... mais on s'attache à une chose et si vous m'aviez donné la préférence... je n'suis point ingrat... y aurait pus d'eun' fois, eun' bonne bourriche pour vous.

GRANGER.

Que voulez-vous que je fasse de votre gibier ?

CLOVIS.

Et puis, c'est que j'sis l'adjoind du maire d'la commune, voyez-vous, et un seigneur... ça n'est plus comme ça était... Un adjoind, il peut... enfin, tant y a que ben souvent je le pourrais, eun' supposition que je n'irais pas chagriner un brave et digue seigneur dont je serais le fermier.

GRANGER.

Oh ! nous nous passerons bien de votre protection.

CLOVIS.

Faut voir aussi, quand il y a eun' nomination, comme ils viennent tous : « Père Clovis, c'est y celui-ci, c'est y celui-là qu'il faut nommer ? » Et puisqu'on dit que l' seigneur voudrait justement être choisi député, ça serait un bon répondant pour lui de n' pas vouloir ruiner un pauvre paysan.

GRANGER.

C'est bien, c'est bien.

CLOVIS.

Dites-y toujours ça, à M. Durand, hein ?

Soit.

GRANGER.

CLOVIS.

Comme aussi que j' n'en sais rien au moins, si son père était... ce qu'on dit.

(On entend sonner au dehors.)

GRANGER.

Laissez-moi, il fait jour chez mon ami Durand.

CLOVIS.

J' viendrai tout à l'heure savoir son dernier mot.

C'est bien.

GRANGER.

CLOVIS.

Et je ne s'rai pas ingrat.

GRANGER.

Mais allez donc.

(Clovis sort ; on entend sonner de nouveau.)

SCÈNE II.

GRANGER, seul.

Quel carillon ! Bravo ! monsieur Durand, voilà un réveil de grand seigneur. Ah ! ah ! le *Bourgeois Gentilhomme* a progressé avec le siècle ; ce n'est plus un imbécile, c'est un sot. Au temps de Molière, de mémoire immortelle, M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, et il achetait de sa bourse la protection de la noblesse. Aujourd'hui c'est lui qui protège ses protecteurs, et il a une demi-connaissance des choses qui le rend aussi ridicule d'une autre manière.

(Durand sonne beaucoup plus fort.)

SCÈNE III.

GRANGER, DURAND, JULIEN.

DURAND, la sonnette à la main, entrant par la première porte à gauche.

Julien !... — Bonjour, Granger... Julien ! mon valet de chambre ! (Le domestique paraît.) Il faut vous sonner bien long-temps. Le tailleur et le bottier sont-ils arrivés ?

JULIEN.

Oui, monsieur, ils sont là qui s'impatientent...

DURAND.

Comment !

JULIEN.

Il y a une heure qu'ils attendent.

DURAND.

Qu'ils attendent encore. Je sonnerai quand je serai visible. (Julien sort. Durand dépose la sonnette sur la table.) Il n'y a rien de plus insolent que ces industriels qui se sont acquis une réputation... Je ne peux pas souffrir les gens glorieux... C'est comme ce paysan, l'autre jour, qui ne voulait pas me saluer en passant dans le grand chemin. « Ote-moi ton chapeau, lui ai-je dit et je te donnerai cinq francs. — Croirez-vous qu'il a refusé, mais j'ai redoublé d'insistance, et enfin nous nous sommes accordés à six napoléons.

GRANGER.

On est toujours envieux de l'aristocratie.

DURAND.

Mon château gothique me ravit : tourelles, pont levis, créneaux, rien n'y manque, jusqu'à ces larges fossés plein d'eau croupie, parfum de moyen-âge, où j'aime entendre croasser mes grenouilles ; il n'y a que vous, Granger pour découvrir de semblables occasions. Je pourrai ici recevoir royalement mes voisins de château qui viennent ce matin... courre un cerf dans mon parc... Je veux que mon mobilier neuf les éblouisse, et comme je ne puis pas me vanter de ce qu'il me coûte, j'ai

eu l'heureuse idée de déposer, comme par mégarde, les factures sur la cheminée du salon. Hein ! Mais revenons à notre chasse ; le cerf est-il arrivé de Paris ?

GRANGER.

Oui, ce matin, par la diligence. Chevet nous envoie dans une cage d'osier, le plus beau dix-cors qu'il ait pu se procurer.

DUBAND.

Que dix cors ! pourquoi pas vingt ?

GRANGER.

Un chasseur tel que vous doit savoir qu'il n'en existe pas.

DUBAND.

Certainement, je le sais, mais c'est égal, c'est dommage... A propos, ce grand diable de cheval pur sang que vous m'avez fait avoir d'occasion pour 5000 francs, est-il bien sage au moins, bien doux, bien...

GRANGER.

N'ayez aucune crainte... d'ailleurs vous êtes si bon écuyer.

DUBAND.

C'est vrai.

GRANGER, passant auprès de la table.

Voici le journal du département qui parle de votre chasse.

DUBAND, avec enthousiasme.

Dans le journal ! c'est imprimé !... Oui, en toutes lettres ; c'est vous, je parie, qui...

GRANGER.

On a des amis un peu parlott.

DUBAND.

Voyons ça... Lisez.

GRANGER, lisant.

« Le maître du château de la Grenouillère, jaloux d'y faire revivre les mœurs seigneuriales...

DUBAND.

Jaloux ?...

GRANGER.

« D'y faire revivre les mœurs seigneuriales, » donne aujourd'hui dans son parc...

DUBAND.

Dans son parc...

GRANGER.

« Une magnifique chasse à courre.

DUBAND.

Très bien !

GRANGER.

« Tous les gentlemen des environs...

DUBAND.

Est-ce qu'il n'y aurait pas eu moyen de glisser là les noms des personnages que je loge dans mon château : le vicomte de Poligny, le général baron de Saint-Ildefonse et sa nièce, son adorable nièce, mademoiselle Amanda ?

GRANGER.

Heu ! le général n'est pas très connu.

DURAND.

En France... mais en Grèce, en Pologne, en Amérique surtout, où il fut le compagnon d'armes de l'immortel Bolivar... Pauvre général ! exilé avec sa gloire, sur la terre étrangère, après avoir combattu pour tous les peuples...

GRANGER.

Voilà des peuples bien ingrats.

DURAND.

Métriez-vous en doute...

GRANGER.

Je sais qu'il montre à tout propos la balle qu'il a reçue, dit-il, à la bataille de Bayaca, en Colombie ; mais des gens, qui se disent bien informés, osent contester ses hauts faits... et prétendent que ce grand réparateur d'injustices s'est octroyé à lui-même ses épaulettes de général.

DURAND.

Pures calomnies.

GRANGER.

Du reste, votre chasse reçoit assez de relief par ce que j'en dis.

DURAND.

Voyons la suite.

GRANGER, lisant.

« Les gentlemen des environs doivent prendre » part au divertissement que leur offre M. de » Durand, leur noble voisin. »

DURAND.

« Que leur offre... »

GRANGER.

« M. de Durand, leur noble voisin. »

DURAND.

Mon cher Granger, vous voulez donc que je vous gronde ?... Ajouter ainsi à mon nom.. Vous le savez bien, mon père était.. était négociant ; qu'on ne vienne pas me jeter ça à la figure, je le dis moi-même... Je suis assez riche, Dieu merci ! pour recevoir des nobles dans mon château, pour les protéger de mon crédit ; mais, je ne le suis pas, moi, noble ; je n'ai pas de titres, moi... et je n'en veux pas... Je sais ce que valent aujourd'hui ces vaines distinctions de castes...

GRANGER.

Ah ! mon Dieu ! ce que vous me dites là, me contrarie vivement.

DURAND.

Pourquoi ?

GRANGER.

Moi, qui ai eu la maladresse de solliciter pour vous...

DURAND.

Quoi donc ?

GRANGER.

Et ce qu'il y a de plus de malheureux, c'est que je suis sûr d'obtenir...

DURAND.

Mais quoi...

GRANGER, mystérieusement.

Avec l'Épéron-d'Or, que j'attends pour vous...

DURAND.

Oui.

GRANGER.

Arrivera peut-être... Faut-il vous l'avouer ?

DURAND, tremblant.

Dites, dites.

GRANGER.

Vous allez vous fâcher contre moi.

DURAND.

Oh ! un ami... un ami aussi dévoué. Eh bien ?

GRANGER.

Eh bien... (Baissant la voix.) Si vous alliez recevoir un titre de marquis.

DURAND.

De marquis !!!

GRANGER.

Marquis du Saint-Empire. Je suis en pourparler...

DURAND, la voix altérée.

Vraiment, mon cher Granger, je ne vous comprends pas votre entêtement à vouloir que je sois... moi qui...

GRANGER.

Vous n'y tenez pas, je le sais... Mais c'était pour les autres, vos voisins qui sont titrés, et qui ne voteront jamais que pour un des leurs... Eh bien, vous en auriez été... Mais je vais écrire sur-le-champ pour contremander...

DURAND.

Ce que vous me disiez là, est une raison.

GRANGER.

Péremptoire.

DURAND.

Oui... Non... je ne veux me mêler en rien de cette affaire... J'ai mes principes... Contremandez, ne contremandez pas ; ça m'est parfaitement égal ; je veux ignorer...

GRANGER.

A la bonne heure donc.

JULIEN, rentrant.

Monsieur, vos fournisseurs...

DURANGER.

Qu'ils entrent... Je les sonne.

(Il va sonner.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULIEN, LE BOTTIER, portant à la main une paire de bottes à revers ; LE TAILLEUR, suivi d'un *groom* qui porte un habit de chasse, rouge, dans un foulard et un couteau avec ceinturon en cuir verni.

LE TAILLEUR.

Me faire attendre ainsi... moi !

LE BOTTIER.

Nous ! Des artistes !

DURAND.

Est-ce moi par hasard qui suis à vos ordres ?

LE TAILLEUR.

Quand je consens sur votre prière à venir moi-même de Paris.

LE BOTTIER.

Nous devons espérer des égards.

DURAND.

Je vous paie. Voyons, M. Klakmann, mes bottes à revers. — Mettez-les-moi. (Julien avance un siège ; le bottier aide Durand à se chauffer.) Bien. — l'autre, — ça y est. Elle ne me paraît pas devoir être bien solide cette peau-là.

LE BOTTIER.

Ah ! monsieur, si vous vous connaissiez en cuir...

DURAND.

Comment ? si je me connaissais... J'ai été élevé... (Il s'interrompt.) à ne pas m'occuper de cela, entendez vous ! Mais les dernières chaussures que vous m'avez fournies se sont déchirées dès le second jour.

LE BOTTIER.

Je ne comprends pas cela, monsieur. Vous aurez fait quelque imprudence.

DURAND.

Mais non.

LE BOTTIER, gravement

J'y pense ; vous aurez peut-être marché ?

DURAND.

Marché ! Sans doute.

LE BOTTIER.

Je ne m'étonne plus. Il y a des bottiers pour les gens qui vont à pied, monsieur ; je ne chausse, moi, que les gens à voiture.

DURAND.

C'est très bien, je suis satisfait. (Julien retire le fauteuil.) A vous, monsieur le tailleur, mon habit de chasse... Oh ! oh ! le rouge en est superbe. Mais qu'est ce que je vois ? Un habit tout uni... Mais il fallait de l'or et des galons sur tout cela. C'est trop simple pour un homme comme moi.

LE TAILLEUR.

Vous n'aviez qu'à le dire, monsieur, je vais envoyer mon *groom* vous chercher une livrée d'un duc de mes chiens.

GRANGER, à Durand.

Ces habits-là se portent sans ornement aucun.

DURAND, au tailleur.

C'est bien, c'est bien comme cela... Passez-le-moi (Il ôte sa robe de chambre qu'il jette à Julien, et met son habit.) Le couteau maintenant.

(Il veut le mettre en baudrier.)

LE TAILLEUR.

En ceinturon, monsieur ; ça ne se met pas comme un briquet de garde national.

DURAND.

Je le sais bien.

LE TAILLEUR.

Monsieur... je vous salue.

DURAND.

Bonjour, mon cher, bonjour.

LE TAILLEUR, à part, au bottier.

Quel bourgeois!

LE BOTTIER, à part.

Quel épicier!

(Ils sortent par le fond, et Julien par la chambre de Durand, avec la robe et les pantoufles.)

SCÈNE V.

DURAND, GRANGER.

DURAND.

Cet habit me paraît tout à fait comme il faut.

GRANGER.

Et il vous sied à ravir.

DURAND.

Pensez-vous que je doive lui plaire ainsi?

GRANGER.

A M^{lle} Amanda?

DURAND.

Oh! vous allez la voir sous son habit de cheval. Je suis resté en extase... Quelle femme! hein! Qu'elle est belle, qu'elle est séduisante, élégante, éblouissante!

GRANGER.

J'avoue que M^{lle} Amanda est une lionne accomplie.

DURAND.

Ah!

GRANGER.

Elle monte à cheval comme une amazone.

DURAND.

Ah!

GRANGER.

Au pistolet, personne ne casse la poupée avec plus d'élégance.

DURAND.

Ah!

GRANGER.

Et quand elle roule sa cigarette, couchée sur une peau de panthère...

DURAND.

Ah! ah! ah! Mon cœur, ma tête.... elle m'incendie, elle me rend fou.

GRANGER.

Mais songez-vous, là bien sérieusement, à l'épouser?

DURAND.

Cette bêtise! Puisqu'aujourd'hui même nous signons le contrat. Je ne vis plus que pour elle; c'est pour elle que je me suis résigné à aller m'amuser cet hiver, trois fois par semaine, aux Italiens; pour elle que j'ai acheté ce château avec tous ses accessoires de luxe, chiens, chevaux, équipages et collection de tableaux...

GRANGER.

Excellente idée de votre homme d'affaires, M. Bernard... dont je serais charmé de faire la connaissance. Ne devait-il pas arriver?

DURAND.

Il me boude, parce que j'ai acheté à d'autres qu'à lui, par votre entremise, tout ce qu'il fallait pour monter ma maison...

GRANGER.

Il était en Angleterre.

DURAND.

A rechercher de vieux tableaux. A propos, n'avez-vous pas trouvé le... le Raphaël qui me manque?

GRANGER.

Il doit m'être expédié aujourd'hui, par l'amateur qui consent à le céder pour vous... C'est la plus belle occasion...

DURAND.

Je veux que ma galerie soit complète pour mon mariage...

GRANGER.

Dans huit jours?...

DURAND.

Oui, et bientôt après, je l'espère, celui de ma fille.

GRANGER, à part.

Diable! (Haut.) Avec qui donc?

DURAND, confidentiellement.

Quelqu'un qui est ici.

GRANGER, à part.

Est-ce que de lui-même il viendrait au devant...

DURAND.

Devinez-vous?

GRANGER.

Je craindrais de me tromper... Cette union est si bien faite pour être ambitionnée...

DURAND.

N'est-ce pas que le vicomte...

GRANGER, stupéfait.

M. de Poligny?

DURAND.

Quel air étonné!

GRANGER.

Je l'avoue, et je crois devoir vous engager à prendre soigneusement vos informations... A Paris; on dit beaucoup de choses sur le vicomte.

DURAND.

Jalousie! Que peut-on lui reprocher? quelque dissipation?

GRANGER.

D'abord.

DURAND.

Des maîtresses?

GRANGER.

Aussi.

DURAND.

Une danseuse, n'est-ce pas? Une fille d'opéra?

GRANGER.

Oui.

DURAND.

Qui le gruge?

DURAND, éclatant de rire.

Ah! ah! ah!

CAROLINE.

Vous riez!

DURAND.

Voilà bien les enfans! Ils s'imaginent qu'ils aiment; ils le croient... Et où as-tu fait, à mon insu, cette rencontre sympathique?

CAROLINE.

C'est pendant votre voyage, il y a quinze mois, chez ma marraine où vous m'aviez laissée... Comme elle est bien bonne, elle tâchait de réconcilier avec son oncle un jeune homme qui venait la voir souvent pour cela; de sorte qu'il me voyait aussi. Vous le connaissiez s'il avait toujours habité Paris; car cet oncle avec qui il était brouillé, c'est mon parrain, votre vieil ami Blanchet.

DURAND, avec effroi.

Hein! Taisez-vous... gardez-vous de jamais parler de lui...

CAROLINE.

Ah! mon Dieu! pourquoi donc?

DURAND.

N'allez dire à personne que je le connais.

CAROLINE.

L'autre jour encore, vous lui avez écrit.

DURAND.

Parce que j'avais besoin d'un service et que je ne savais à qui m'adresser... Mais il allait arriver ici... je lui ai vite répondu pour l'en empêcher.

CAROLINE.

Quelle raison?

DURAND.

C'est un homme que je ne puis, que je ne dois pas voir.

CAROLINE.

Qu'a-t-il fait?

DURAND.

Un sauvage boutiquier qui déteste ce qu'il appelle l'aristocratie, c'est-à-dire les gens bien élevés.

CAROLINE.

Est-il possible?

DURAND.

Un baron lui donne la chair de poule, un vicomte le fait sauter au plafond... et s'il voyait un marquis, je crois qu'il l'étranglerait.

CAROLINE.

O mon Dieu!

DURAND, d'un ton sinistre et mystérieux.

Et puis, ignores-tu qu'autrefois, sous la restauration, il a trempé dans les opérations de ceux qu'on appelait la bande noire... des hommes qui démollissaient les châteaux.

CAROLINE.

Votre amitié date de cette époque; vous me l'avez dit.

DURAND.

Du tout... N'allez pas raconter... on croirait que j'ai été pour quelque chose là-dedans... Ce n'est pas vrai, je le nie! Il suffirait que l'on sût mes lointaines relations avec cet homme pour que la noblesse me prit en exécration dans ce pays... On vient... n'ayons pas l'air de causer de cela... Parle... je suis si troublé que je ne trouve rien.

CAROLINE.

Ce sont vos amis, le vicomte et le général... J'aime mieux ne pas rester. (A part.) Mais c'est égal, la confiance est faite.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, teint basané, chevelure grise épaisse et crépue, moustache noire, boucles d'oreilles en or, bottes à l'écuyère, culotte de peau blanche, habit bleu boutonné; jusqu'en haut, avec un ruban d'ordre de plusieurs couleurs noué autour du dernier bouton; AMANDA, costume d'amazone à la Louis XV; LE VICOMTE, habit de chasse rouge, bottes à revers, culotte de daim, ceinture à la ceinture; DURAND.

LE VICOMTE.

Bravo! bravo!

LE GÉNÉRAL.

La victoire à ma nièce.

LE VICOMTE.

Deux fois la rouge au doublé! et quatre carambolages de suite.

AMANDA, au vicomte.

Partie gagnée! Vous me devez une discrétion.

LE VICOMTE.

Vous savez qu'avec moi l'on y peut compter. Ah! mon cher Durand, que vous avez perdu... Madame vous bloque la bille...

DURAND.

Comme un cœur.*

TOUS LES TROIS, enchantés.

Ah!

LE GÉNÉRAL.

Le mot est joli.

DURAND.

Et il m'est venu tout de suite.

LE VICOMTE.

Pends-toi, vicomte; tu n'as pas trouvé celui-là... Eh! mais regardez donc comme l'habit de cheval lui va...

DURAND.

Vous trouvez?

LE VICOMTE.

Je déclare que jamais on ne l'a porté de cette façon-là.

AMANDA.

Partons-nous?

* Le Général, Amanda, Durand, le Vicomte.

DURAND.

Mes chevaux sont prêts avec ma meule... Mes invités ne tarderont pas... Les dames suivront la chasse en voiture. Nous aurons la baronne de la Roche-aux-Lézards.

AMANDA.

Cette vieille douairière atteinte du spleen.

DURAND.

Son médecin lui a recommandé de me voir souvent, parce qu'il prétend que je l'égaie.

LE VICOMTE.

Vous êtes si amusant.

DURAND.

Puis, dans nos rangs, le respectable marquis de Saluce... ancien mousquetaire gris.. Un drôle de particulier, qui, sous prétexte qu'il est d'origine princière, me trouve familier quand je lui tape sur le ventre.

LE VICOMTE.

A-t-on idée de ça ?

DURAND.

D'abord, ma raison n'admet pas qu'il y ait des gens au dessus de moi.

LE VICOMTE.

Mais au dessous...

DURAND.

Au dessous, c'est différent. Tous les hommes ne peuvent pas être égaux. Mais que je vous dise le programme de la journée.

TOUS LES TROIS.

Voyons.

DURAND.

Primo ! Chasse à courre dans mon parc... Le cerf y pullule.

LE GÉNÉRAL.

Vive la chasse ! Après la guerre, je ne connais que ça.

DURAND.

Secundo. Inauguration de ma galerie de tableaux.... Toutes sortes de vieux maîtres bien authentiques, car les noms sont écrits sur les cadres.

LE VICOMTE.

Vous êtes-vous décidé à raccourcir les toiles trop hautes qui cachaient votre corniche dorée ?

DURAND, naïvement.

Non.

AMANDA.

Eh quoi ! vicomte, vous avez été dupe d'une plaisanterie?...

LE VICOMTE.

Comment c'était... Ah ! M. de Durand, vous mystifiez ainsi votre monde !

DURAND.

Oh ! jamais.

AMANDA.

Ensuite, après l'inauguration ?

DURAND.

Signature du contrat qui assure mon bonheur.

AMANDA, langoureusement.

Le nôtre !

DURAND.

Et ce soir, danses de mes paysans devant mon château, après qu'ils auront prêté foi et hommage à leur châtelaine.

TOUS LES TROIS.

Bravo ! charmant.

LE GÉNÉRAL. "

C'en est fait, grâce à l'hymen de mon Antigone, me voilà fixé dans cette belle France, ma patrie adoptive... jusqu'au jour, cependant, où il y aurait quelque part, un coup de fusil à tirer avec honneur.

DURAND.

Vous reprendriez du service ?

LE GÉNÉRAL.

Moi, champion des peuples, soldat des deux mondes, persécuté par tous les gouvernements !

LE VICOMTE, à part.

Voici venir l'histoire de la balle.

LE GÉNÉRAL.

J'ai combattu pour toutes les infortunes : pour la Grèce, pour la Pologne, pour l'Amérique du sud, sous le drapeau de l'immortel Bolivar. C'est là que frappé d'une balle...

LE VICOMTE, à part.

J'en étais sûr.

LE GÉNÉRAL, tirant une balle de la poche de son gilet.

La voici, elle ne me quitte jamais. — C'était à la bataille de Bayaca, en Colombie...

LE VICOMTE.

Pardon, général, je ne vois ici que M. Durand et moi, et nous avons entendu déjà ce récit.

DURAND, naïvement.

Oui, souvent.

AMANDA.

Indulgence pour mon oncle, messieurs ; un vieux militaire aime à raconter ses exploits.

DURAND.

Contez, général ; je suis tout oreilles.

LE GÉNÉRAL.

J'ai peur d'ennuyer M. le vicomte. "

LE VICOMTE, vivement.

C'est vous calomnier... vous n'avez jamais eu peur.

AMANDA.

Messieurs, messieurs, parlons d'autre chose, par grâce.

DURAND.

De mon château.

AMANDA.

Oh ! superbe !

LE VICOMTE.

Manoir féodal ! Un de ceux qui ont échappé, par miracle aux démolisseurs.

DURAND.

Ciel ! (Il rencontre le regard du vicomte et prend

* Amanda, le Général, Durand, le Vicomte.

** Le Général, Amanda, Durand, le Vicomte.

un air riant.) Oui, oui, c'est un de ceux... (A part.)
Je sens un frisson...

LE GÉNÉRAL.

Cette enragée bande noire n'y allait pas de main morte.

AMANDA, à Durand.

Qu'avez-vous donc, mon ami ?

DURAND, riant.

Moi ?

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai, votre physionomie...

DURAND.

C'est l'effet... sitôt qu'on me parle de ces brigands qui, sans respect...

LE GÉNÉRAL.

La spéculation était bonne ; ils se sont tous enrichis...

LE VICOMTE.

A nos dépens... On devrait les pendre jusqu'au dernier.

DURAND, riant d'un air contrain.

Ah ! ah ! ah ! il est toujours spirituel.

(Bruit de cors dans le lointain, jusqu'à la fin de la scène.)

AMANDA.

Cette fanfare...

DURAND, s'essuyant le front, à part.

Dieu merci ! (Haut.) Ce sont nos chasseurs qui arrivent.

LE VICOMTE.

Allons les recevoir. (Les domestiques de Durand paraissent, portant, l'un, son fouet, l'autre, son chapeau et ses gants. Le vicomte s'approche d'Amanda, et lui dit à voix basse :) Je reviens.

AMANDA.

J'attends. (Au général.) Restez.

DURAND.

Venez-vous ?

AMANDA.

Non... quelques soins... Montez à cheval ; nous vous rejoindrons.

DURAND, à part.

Mon diable de pur-sang m'inquiète un peu.

LE VICOMTE.

Allons.

DURAND, à Amanda.

Ne tardez pas, je ne respire qu'auprès de vous.

SCÈNE VIII.

AMANDA, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Pour quel motif ?...

AMANDA.

Le vicomte va venir.

LE GÉNÉRAL.

Ici ! — Pourquoi ne pas profiter de la chasse, en donnant de l'avance à vos chevaux...

LE BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR.

AMANDA.

Il y a mieux. Là, derrière cette porte, vous serez témoin de l'entrevue.

LE GÉNÉRAL.

Paratrai-je ?

AMANDA.

Si j'appelle.

LE GÉNÉRAL.

Bien.

AMANDA.

A tout prix, il faut qu'avant la signature, il m'ait rendu...

LE GÉNÉRAL.

Voilà le danger d'une imprudence.

AMANDA.

Oui, une femme ne devrait jamais écrire... Cependant, le mariage était résolu...

LE GÉNÉRAL.

Contre mon gré... mais le vicomte menaçait de se brûler la cervelle s'il n'obtenait votre main...

AMANDA.

Et ma délicatesse...

LE GÉNÉRAL.

Votre humanité... Toutefois, il est heureux que j'aie découvert à temps les dettes et les maitresses du vicomte.

AMANDA.

En le congédiant j'aurais dû réclamer...

LE GÉNÉRAL.

Et le vicomte n'est pas le seul qui soit à redouter... Si le prince Gourikof apprend que nous sommes ici...

AMANDA.

Quand il l'apprendrait...

LE GÉNÉRAL.

N'est-il pas irrité de vos dédains subits ?

AMANDA.

N'ai-je pas lieu plutôt d'être offensée de ses audacieuses prétentions ? Oser m'offrir son cœur...

LE GÉNÉRAL.

Sans vous parler de sa main... à mademoiselle Amanda de Saint-Idéfonse.

AMANDA, avec ironie.

Il a cru bonnement... parce qu'il se voyait encouragé...

LE GÉNÉRAL.

Peut-être trop.

AMANDA.

Non. D'ailleurs, lui, n'a aucune arme contre moi, tandis que le vicomte... Oh ! il faut qu'il me rende...

LE GÉNÉRAL.

Mais, j'y pense... Mon projet, vous l'approuvez... La petite Durand serait mon affaire... Des qualités, 100,000 écus.

AMANDA.

Ce n'est pas le moment.

LE GÉNÉRAL.

Cependant, si le vicomte allait mettre à la restitution telle condition qui contrariât...

AMANDA.

Je promets tout... sitôt qu'il n'a plus de preuves écrites, je le fais congédier, et je travaille pour vous.

LE GÉNÉRAL.

C'est de bonne guerre.

AMANDA, qui pendant toute la scène a été sur le qui vive.

L'ennemi !

LE GÉNÉRAL.

Je me sauve.

(Il entre dans la première chambre à gauche.)

SCÈNE IX.

LE VICOMTE, AMANDA.

LE VICOMTE.

Nous voilà seuls, madame; apprendrai-je de votre jolie bouche le motif de ce tête-à-tête qui me rappelle...

AMANDA.

Monsieur le vicomte, je viens de vous gagner au billard...

LE VICOMTE.

Une *discretion*, et vous savez, ai-je dit...

AMANDA.

Point de jeu de mots. (Minaudant.) Les femmes sont curieuses... Que songez-vous à me donner pour vous acquitter ?

LE VICOMTE.

Je voudrais savoir ce que vous désirez le plus.

AMANDA.

Avec votre esprit, est-il besoin que l'on soit conseillé.

LE VICOMTE.

C'est me rendre justice. D'ailleurs, le jour d'un contrat, cette entrevue, par vous demandée, ne peut avoir qu'un seul but... que j'ai deviné.

AMANDA.

Et...

LE VICOMTE.

Je rapporte... (Il montre un paquet de lettres.)

AMANDA.

Vous avez un tact ! (Elle veut les prendre.)

LE VICOMTE, retirant sa main.

Pas si vite... je mets une condition.

AMANDA.

C'est...

LE VICOMTE.

Lorsque trahi dans mes espérances par une beauté qui m'était chère, je me vis sacrifié au prince russe Gourikof, aujourd'hui abandonné à son tour pour un autre mariage... Il me fallut, hélas ! chercher des distractions... Je portai mon encens aux pieds des divinités de l'Opéra... et... les frais du culte m'ont ruiné.

AMANDA.

Alors... réduit à épouser une dot...

LE VICOMTE.

Vous avez un tact !

AMANDA.

C'est sur moi que vous comptez...

LE VICOMTE.

Pour obtenir la main de votre belle-fille.

AMANDA.

Accordé.

LE VICOMTE.

A ce prix... (Il remet le paquet.) Et, tenez, un petit conseil par dessus le marché... A l'avenir, n'écrivez jamais qu'au crayon... D'abord cela déguise l'écriture... et puis cela s'efface avec le temps. (A part, voyant qu'Amanda compte les lettres.) Diable ! nous comptons.

AMANDA.

Il manque le numéro 27.

LE VICOMTE.

La lettre de rupture... vous l'aurez quand votre promesse aura reçu un commencement d'exécution.

AMANDA.

Avant la signature, Durand lui-même vous aura promis sa fille.

LE VICOMTE.

Sitôt après, le numéro 27 vous sera livré.

AMANDA.

Et jamais un mot dit par vous...

LE VICOMTE.

Foi de gentilhomme.

AMANDA.

Un serment fait à une femme ne lie guère... Il est bon que vous sachiez que le vôtre avait un témoin. (Elle va ouvrir la porte qui cache le général; il paraît sur le seuil.)

LE VICOMTE.

Il était là... Comment... monsieur... de ce côté... Manche à manche, s'il vous plaît. Paraissez donc, M. Granger. (Il court ouvrir la porte de droite; Granger se montre en face du général.)

AMANDA et le GÉNÉRAL.

Il était là !

LE VICOMTE.

De ce côté-ci.

AMANDA.

Oh !

LE VICOMTE.

Bien joué tous les deux, convenez-en; et si je suis l'é par mon serment, je puis sans y manquer laisser parler monsieur...

LE GÉNÉRAL, à part.

Je n'ai pas une idée.

LE VICOMTE.

Comme vous voyez, c'est maintenant une affaire de bonne foi entre nous.

AMANDA, bas au vicomte.

Me mettre à la merci...

LE VICOMTE.

Accomplissez votre promesse... je vous réponds de Granger... Mais on doit remarquer notre absence... allons rejoindre la chasse.

AMANDA, passant auprès de Granger.
Nous causerons au retour.

LE GÉNÉRAL, à Granger.

Au retour... nous causerons.

LE VICOMTE.

Allons ! allons ! le cerf nous attend.

AMANDA, à part, le menaçant du doigt.

Il me le paiera. (Le vicomte lui offre galamment la main qu'elle prend en souriant.)

GRANGER, seul.

Oh ! cent mille francs qu'on m'eût donnés vaudraient moins pour moi qu'une pareille découverte... Le vicomte... le prince Gourikof; n'oublions pas ce nom-là... Mademoiselle Amanda ! votre mariage ne se fera point, j'en réponds ; pas plus que celui du vicomte qui déroulait mes plans... Bien que Durand soit encore capable... pour pouvoir dire : « La vicomtesse, ma fille ! » Il faudrait qu'il crût avoir mieux... et ce prétendu que j'ai annoncé et qui ne me tombera pas du ciel...

SCÈNE X.

GRANGER, EDMOND, amené par Julien qui lui indique de la main Granger, et se retire.

GRANGER, lorgnant.

Qu'est cela... un chasseur retardataire ?.. (Avec contrariété.) Monsieur Edinond ! quoi !.. venir ici vous-même !.. Mais c'était inutile ; le temps d'un artiste est si précieux...

EDMOND.

Pardonnez-moi, monsieur, un intérêt puissant m'appelait ici... dans ce village... c'est ce qui m'a fait vous apporter moi-même !..

GRANGER.

Notre Raphaël.

EDMOND.

Oui, monsieur.

GRANGER, à part.

Eh ! mais... si je profitais ?... Des gants jaunes... le front pâle et rêveur... tout le physique d'un rival.

EDMOND, à part.

C'est ici.

GRANGER.

Touchez là, mon cher... Décidément, vous avez très bien fait de venir... Je vous ai prouvé, par de nombreuses commandes de tableaux, à quel point j'estime votre discrétion d'abord, et puis votre talent... Maintenant je veux m'occuper de votre avenir.

EDMOND.

De mon avenir ?

GRANGER.

Avez-vous jamais songé à vous marier ?

EDMOND.

Monsieur.

GRANGER.

Répondez-moi franchement. On a peut-être sur vous des vues... une belle dot, une femme charmante...

EDMOND.

Monsieur, je ne suis pas libre... Depuis un an, mon cœur et ma parole sont engagés... et je touche au moment d'obtenir la main de celle que j'aime...

GRANGER.

Très bien, jeune homme ; je me félicite d'autant plus du hasard qui vous amène... Soyez content, il ne s'agit plus pour vous, ni de fortune, ni de mariage, mais tout simplement d'un de ces services que l'on rend le plus volontiers, je veux dire de ceux qui ne coûtent rien.

EDMOND.

Parlez, monsieur.

GRANGER.

Vous saurez donc qu'il y a ici une jeune personne... dont la main est promise...

EDMOND.

Ici ?

GRANGER.

Oui.

EDMOND, vivement.

La fille du maître de ce château.

GRANGER.

J'ai des motifs pour désirer que ce mariage ne se fasse pas... Le moyen de le rompre, c'est d'opposer au prétendu accepté un concurrent préférable en apparence.

EDMOND.

Et ce concurrent ?

GRANGER.

Ce sera vous.

EDMOND.

Moi !

GRANGER.

Je vous présente au beau-père ; vous passez huit jours au château... Ensuite, je vous rends votre liberté.

EDMOND.

Mais vous, monsieur, quel intérêt avez-vous donc ?

GRANGER.

Ceci est mon secret... Chut ! on vient ; c'est la jeune personne.

EDMOND, à part.

Caroline !

GRANGER.

Etes-vous décidé ?

EDMOND.

J'accepte

SCÈNE XI.

CAROLINE, GRANGER, EDMOND.

CAROLINE.

Monsieur Granger, mon père m'a chargée de vous dire... (Apercevant Edmond.) Ah !

GRANGER.

Qu'avez-vous donc ?

CAROLINE.

Ce n'est rien... la surprise... je...

EDMOND, s'avantant.

La présence d'un étranger, sans doute...

GRANGER.

Monsieur n'est pas un étranger, mademoiselle ; mais un de mes bons amis que je présente aujourd'hui au château...

CAROLINE.

Présenté par vous, monsieur...

GRANGER.

Mais, pardon, vous parliez de ce bon Durand.. N'est-il donc pas à la chasse ?

CAROLINE.

Le cheval qu'il monte, l'inquiétait fort en partant... Il vous prie de le rejoindre...

GRANGER.

Avec un autre cheval, je comprends... c'est-à-dire, que je prenne à mon compte les chances de chute. Vous savez, mademoiselle, si je suis un ami dévoué. — Quant à vous, monsieur Edmond, liberté... une lecture, une promenade en m'attendant.

EDMOND, à part, se disposant à sortir.

N'éveillons pas ses soupçons ?

GRANGER, bas.

Où allez-vous ?

EDMOND, bas.

Ne venez-vous pas me dire...

GRANGER, bas.

Décliner le tête-à-tête... Et la vraisemblance donc... un peu de galanterie, de la passion même si vous pouvez... ça n'engage à rien.

EDMOND.

Je reste, monsieur !

GRANGER.

A la bonne heure. — Charmante Caroline, un temps de galop jusqu'à la chasse, et je vous reviens.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

EDMOND, CAROLINE.

EDMOND.

Caroline !

CAROLINE.

Edmond ! Vous ne m'aviez donc pas oubliée !

EDMOND.

Avez-vous pu le croire un instant ? Non, éloigné de vous depuis un an...

CAROLINE.

Bien passé.

EDMOND.

Mon amour m'a soutenu dans mes efforts ; j'ai vécu avec votre image toujours présente, et que, malgré moi, je reproduisais sur tous mes tableaux.

CAROLINE.

Je le crois, je le crois... vous êtes là... Vous venez faire la demande à mon père ?

EDMOND, avec joie.

Oui, oui, je suis riche à présent.

CAROLINE.

Quel bonheur ! Non, pour moi, ça m'est égal, mais pour mon père... Vous avez donc...

EDMOND.

Vingt mille francs, Caroline, mille francs de rente.

CAROLINE.

Ah ! mon Dieu ! vous ne savez donc pas quelle est ma dot ?

EDMOND.

Vous m'effrayez.

CAROLINE.

Cent mille écus !

EDMOND, avec effroi.

Oh ! non.

CAROLINE.

Hélas ! oui... et mon père ne consentira jamais.

EDMOND.

Ma joie s'évanouit.

CAROLINE.

Pourquoi la fortune n'est-elle pas de votre côté... Je ne regarderais pas à cela, moi ! oh ! tâchez d'en avoir une tout de suite, je vous en prie.

EDMOND.

Mais comment ? Il me reste un espoir, à la vérité...

CAROLINE.

Lequel ?

EDMOND.

Je n'ai d'autre parent, vous le savez, qu'un oncle fort riche, mais bizarre et fantasque.

CAROLINE.

Monsieur Blanchet, mon parrain.

EDMOND.

Qui ne m'a pas encore pardonné de m'être fait artiste.

CAROLINE.

Que voudrait-il donc que vous fussiez ?.. avocat, notaire ? — Mais il devrait songer un peu à votre femme.

EDMOND.

Déjà bien des efforts pour me réconcilier avec

lui ont été inutiles. J'ai voulu en tenter un dernier ; mon oncle fut l'intime ami de votre père... A cette heure, il doit avoir reçu ma lettre. Ah ! s'il pouvait venir lui-même.

CAROLINE.

Gardez-vous de l'envoyer ici ; mon père ne veut plus le voir.

EDMOND.

Que dites-vous ?

CAROLINE.

Loïn de vous servir, il serait un obstacle nouveau.

EDMOND.

Alors, je n'ai plus rien à attendre. Et l'on veut vous marier, Caroline ?

CAROLINE.

Vous le savez.

EDMOND.

Ce M. Granger... c'est pour faire manquer votre mariage qu'il me présente.

CAROLINE.

Il connaît donc notre amour ?

EDMOND.

Non. Je ne suis qu'un instrument entre ses mains.

CAROLINE.

Dans quel but ?

EDMOND.

Je le découvrirai. Je le devine peut-être. Mais le rôle qu'il m'a donné me permet de veiller sur vous, et, j'en répons, vous ne serez pas sacrifiée à un intrigant.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CLOVIS.

CLOVIS.

Pardon de la liberté ! mamzelle...

EDMOND, à part.

L'importun !

CLOVIS.*

Est-ce que vous ne pourriez pas envoyer ramasser l'oiseigneur qu'est dégringolé eud' son cheval sur eun' melonnière.

CAROLINE.

Mon père !

CLOVIS.

Je l'ai vu comme je vous vois, et même que je l'ai salué en passant... J'sais qu'il y tient.

EDMOND.

Et vous ne lui avez pas tendu la main ?

CLOVIS.

J'connais trop l'respect. Un seigneur y n'prendrait pas comme ça la main à des paysans.

* Caroline, Clovis, Edmond.

CAROLINE.

Courons à son secours.

CLOVIS.

J' peux pas, j'attends mon bail.

EDMOND.

J'y vole, mademoiselle. (A Clovis.) De quel côté ?

CLOVIS.

Qu'il est tombé ? Ah ! dam... (Il porte la main à ses reins. Edmond fait un geste d'impatience.) Ah ! oui, j' comprends, là-bas, au bout de la grande avenue, dans le champ à Gros-Claude.

EDMOND.

Bien. (Il sort en courant.)

CAROLINE, cherchant sur la table.

Un flacon, des sels... Ah ! dans ma chambre ! Mon pauvre père !, s'il s'était blessé !

CLOVIS.

Bah ! gn'a rien à craindre, le melon est mûr.

(Caroline sort vivement par la gauche.)

SCÈNE XIV.

CLOVIS, DURAND, qui entre furtivement par la droite, couvert de poussière, les gants déchirés et son fouet traînant.

DURAND.

Un jour de contrat de mariage ! en présence d'une future épouse aussi parfaite écuyère... aux yeux de la noblesse... sous le rire voltairien de ces paysans sans respect pour les hautes infortunes... Vider les arçons et tomber grotesquement sur un ignoble carré de légumes ! (Deux domestiques paraissent, portant l'un un verre d'eau, l'autre un habit ; ils suivent Durand qui se promène à grands pas.) Heureusement qu'excepté ma chute, j'ai pu éviter tous ces malheurs ! Non, personne ne m'a vu, j'en ai la certitude. (En se retournant il se trouve face à face avec l'un des domestiques.) Que me veux-tu ?... Un verre d'eau... pourquoi faire ?

JULIEN.

Pour le saisissement, monsieur.

DURAND.

Quel saisissement ? (Il lui donne un soufflet.) Tiens, bois à ma santé. (Apercevant le deuxième domestique.) Et cet autre ? (Le domestique lui tend son habit, de loin, n'osant approcher, Durand lui donne un coup de fouet.) Allez au diable !

(Les deux domestiques prennent la fuite.)

CAROLINE, rentrant avec un flacon.

Ah ! mon père !...

DURAND.

Toi aussi ?...

CAROLINE.

Vous n'êtes pas blessé ?

DURAND.

Blessé ; où, comment, pourquoi ?

CAROLINE.
On était venu nous dire...

DURAND.
Quoi ?

CAROLINE.
Qu'un accident...

DURAND.
Vous êtes une impertinente... Je n'ai pas fait de chute... Qui vous a dit cela ?

CLOVIS, s'avançant.
Sauf vot' respect...

DURAND.
Mon maître. (À Caroline.) Allez attendre nos dames au salon.
(Caroline fait un geste suppliant et reste.)

CLOVIS.
C'est moi qui venais pour mon bail, lorsqu'en passant près de la meunnière...

DURAND.
Vous étiez là quand j'ai dirigé mon cheval ?

CLOVIS, indiquant du geste une culbute.
C'est-à-dire quand vot' cheval vous a dirigé.

DURAND.
Il s'est abattu.

CLOVIS.
C'est ben ça.

DURAND.
Je l'ai relevé.

CLOVIS.
Non, c'est pas ça ; il s'a relevé d' son côté et vous du vôtre... un peu après... même que vous vous frottiez... vous savez bien.

DURAND.
Monsieur Clovis, si vous vouliez ne parler à personne...

CLOVIS, avec douceur.
Oh ! j'sis homme d'accommodement ; patara-phons mon bail au prix que je vous ai dit, et...

DURAND.
C'est trop bon marché.

CLOVIS, élevant la voix.
Ah ! dam ! c'est qu'il faut être malin pour conduire un cheval comme celui qui vous a...

DURAND.
Silence !

CLOVIS, de nouveau, avec douceur.
Pour vot' ferme, croyez-le ben, monseigneur, c'est tout ce qu'elle peut rapporter.

DURAND.
On m'en offre davantage.

CLOVIS, très haut.
C'est y assis que vous êtes tombé ?

DURAND, à part.
Le maudit paysan !

CAROLINE.
Voici vos chasseurs qui reviennent.
(Elle s'éloigne vivement.)

DURAND.
Restez... Où allez-vous ?

CAROLINE.
Au salon, mon père, comme vous me l'avez ordonné.
(Elle sort par la droite.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, AMANDA, LE GÉNÉRAL, LE VICOMTE.

AMANDA.
Le voilà.

LE GÉNÉRAL.
Ce cher ami... et l'accident ?

LE VICOMTE.
Contez-nous-en les détails.

CLOVIS, s'avançant.
Comme je fus témoin de la chose, je peux vous la narrer.

DURAND, bas à Clovis.
Taisez-vous ?

CLOVIS, bas à Durand.
J'aurai l'y mon bail ?

DURAND.
Oui.

CLOVIS.
Vous saurez donc que du temps de l'autre, comme on dit... j'ai servi dans les chasseurs à cheval de la garde.

LE GÉNÉRAL.
De la garde impériale ? (Il se découvre.)

CLOVIS, saluant.
Comme vous dites... Ce qui fait que je me connais un peu en cavalerie, comme quoi j' déclare et j'en lève les deux mains, que notre digne seigneur ici présent, n'est pas tombé comme des malveillans ont cru l'apercevoir.

DURAND.
Je ne le lui fais pas dire.

LE VICOMTE.
Voyez donc comme on se trompe.

AMANDA.
J'étais bien sûre...

LE GÉNÉRAL.
Réparation d'honneur.

DURAND.
Mais pourquoi avoir quitté la chasse ?

LE VICOMTE.
Au contraire, nous l'avons suivie.

DURAND.
Comment... le cerf ?

AMANDA.
S'est réfugié au château.

DURAND.
Bah !

LE VICOMTE.
Et s'est allé racher dans une grande cage d'o-sier.

DURAND, à part.

La cage de Chevet!... Maladroït Granger...
laisser là...

CLOVIS.

Monseigneur, je retourne chez nous où que
j'attends le pataraphé en question.

LE GÉNÉRAL.

Adieu, mon brave... puisque vous avez servi,
dites-moi, vous ne fûtes jamais blessé ?

CLOVIS.

Non.

LE GÉNÉRAL.

Moins heureux que vous, à la fameuse bataille
de Bayaca en Colombie, où Bolivar commandait
en personne, je reçus dans la poitrine à deux li-
gnes au dessous du cœur cette balle que j'ai pré-
cieusement conservée comme un souvenir du plus
étonnant événement qui fut jamais buriné sur
les tables de l'histoire militaire.

(Clovis qui tient la balle, la laisse prendre par le vi-
comte qui vient de passer entre lui et Durand.)

LE VICOMTE, à part.

En supprimant la balle, je supprime pour l'a-
venir le récit.

LE GÉNÉRAL.

Nous venons de franchir le Péramo dé Tchito,
montagne haute de douze mille pieds; l'immortel
Bolivar...

JULIEN, entrant.

Monsieur, il y a quelqu'un qui veut entrer
sans qu'on l'annonce.

DURAND.

Qui est-ce qui se permet ?...

JULIEN.

Voilà sa carte

DURAND.

Comment, maraud, tu oses encore... Ne t'ai-je
pas dit que tu devais me présenter les lettres et
les cartes sur un plat d'argent ?

LE VICOMTE.

Ce drôle n'a jamais servi que des bourgeois.

LE GÉNÉRAL, à Clovis, qu'il retient par le bras.

Nous venions, dis-je, de franchir...

DURAND, après avoir jeté les yeux sur la carte.

O mon Dieu !

AMANDA.

Qu'avez-vous ?

DURAND.

Qu'il n'entre pas; je vais moi-même...

LE GÉNÉRAL, à Clovis.

Ma balle ?

CLOVIS.

Je ne l'ai pas.

LE GÉNÉRAL, au vicomte.

Ma balle ?

LE VICOMTE, cherchant à se débarrasser du général.

Pourquoi vous gêner, monsieur de Durand ?

AMANDA.

Nous reviendrons quand vous serez libre.

LE VICOMTE, à Amanda.

Votre main.

LE GÉNÉRAL, poursuivant le vicomte, après avoir
tendu encore la main à Clovis et regardé à terre.
Vicomte, vicomte, c'est vous qui avez...

(Ils disparaissent.)

CLOVIS, à Durand.

Et mon bail ?

DURAND.

Je vous l'enverrai ; laissez-moi. (Clovis sort.)

SCÈNE XVI.

DURAND, seul.

Blanchet ! je n'ai pas une goutte de sang dans
les veines... Si l'on savait, si l'on soupçonnait que
moi... mais ce secret restera ignoré, si Blanchet...
le voici. Qu'il est cruel parfois d'avoir des amis !

SCÈNE XVII.

DURAND, BLANCHET.

BLANCHET.

Eh ! mon cher Durand ! que je t'embrasse ; je
te retrouve donc, enfin... Tu as eu besoin d'un
service, ça me revenait, je te remercie... Toujours
le même... Je crois, le diable m'emporte, que tu
es rajeuni ; mais tu me répondras que dans ce
temps de progrès...

DURAND, avec un rire forcé.

Toujours plaisant. (A part.) Quel ton ! quelles
manières...

BLANCHET.

Ah ça, comme te voilà drôlement habillé...
c'est donc la mode, les habits rouges ?... De notre
temps, les domestiques seuls en portaient.

DURAND.

C'est que... depuis quinze ans, les choses ont
bien changé.

BLANCHET.

Et les hommes aussi ; mais nous, mon vieux
Durand...

DURAND.

Son vieux Durand !

BLANCHET.

Fidèles à nos principes, comme à nos usages
bourgeois. Te souviens-tu des tabatières Tou-
quet, des souscriptions du Champ-d'Asile et des
souters de francs-maçons ? Toujours les premiers
sur les listes... et puis, plus tard, nos capitaux as-
sociés... de généreuses entreprises...

DURAND.

Je me souviens.

BLANCHET.

Qui rapportaient beaucoup d'argent. Mais tu
continues donc les affaires, coquin, sans me de-
mander si j'ai des fonds à y mettre ?

DURAND.

Ne croyez pas...

BLANCHET.

Au reste, je te félicite. Ce château me paraît bien établi.

DURAND.

Oui, un parc charmant...

BLANCHET.

Tout en pierres de taille...

DURAND.

Une perspective...

BLANCHET.

Dix mille kilos de plomb, au moins, sans compter la ferraille.

DURAND.

Je trouve qu'il serait dommage...

BLANCHET.

De le laisser debout.

DURAND, à part.

Comment lui avouer...

BLANCHET.

En avons-nous démoli des châteaux à tourelles et à machicoulis, restes odieux d'une époque si abhorrée... et si lucrative... Toi, plus expérimenté dans les chiffres, tu étais le trésorier de la société... la *bande noire*, comme on nous appelait alors...

DURAND.

Quel supplice !

(Il va s'assurer aux portes que personne n'est là pour entendre.)

BLANCHET.

Moi, plus sûr de mon coup d'œil... je signalais les marchés... je couvrais le sol de débris... Bientôt, cette terre morcelée se revendait pièce à pièce aux paysans... des épis croissaient à la place de ces pierres inutiles ; et, après avoir fait une excellente spéculation, nous nous trouvions, sans nous en douter, avoir travaillé pour le bonheur de tous.

DURAND, qui revient.

Blanchet, mon ami, répondez-moi ; vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

BLANCHET.

Si fait, si fait ; et puisque tu n'es pas en fonds...

DURAND.

J'ai fait beaucoup d'acquisitions, et M. Bernard, mon homme d'affaires, prétend qu'il est déjà en avance de sommes considérables... c'est possible...

BLANCHET.

Est-ce que tu aurais fait des folies ?

DURAND.

Non, pas précisément... un peu de gêne momentanée...

BLANCHET.

Bien, bien... c'est convenu, je paierai tes billets, ainsi que les droits et frais d'adjudication dans le délai voulu... Diable ! sans cela le château

serait vendu à la folle enchère... Code de procédure, article 737, je connais ça ; mais nous avons encore huit jours et je viens les passer ici.

DURAND.

Blanchet, vous n'avez donc pas reçu...

BLANCHET.

Puisque je te répons...

DURAND.

Pas ma première, ma seconde lettre ?

BLANCHET.

Tu m'as écrit deux fois ?

DURAND.

Je vous disais que j'avais ici du monde...

BLANCHET.

Ça m'est égal ; tu sais que je ne me gêne pas.

DURAND.

Que des affaires qui me prenaient tout mon temps...

BLANCHET.

Raison de plus... moi qui ai quitté la Touraine exprès pour toi... Et puis, cet arrondissement est justement le premier théâtre de nos exploits collectifs.

DURAND, à part.

Il me fait frémir.

BLANCHET.

Aussi à la première auberge où je me suis nommé... avec quel plaisir j'ai entendu ajouter à mon nom l'épithète qui le rendit fameux... Blanchet le démolisseur !

DURAND.

Au nom du ciel !...

BLANCHET.

Qu'as-tu donc ?

DURAND.

Blanchet, êtes-vous toujours mon ami ?

BLANCHET.

Quelle question !

DURAND.

Eh bien, il est encore un service que je vais vous demander... un service... d'où dépend mon bonheur, ma considération... tout.

BLANCHET.

Parle donc ; est-ce que tu ne me connais pas ? que faut-il que je fasse ?

DURAND.

Allez-vous-en.

BLANCHET.

Hein ?

DURAND.

Repartez sur-le-champ... sans voir personne.

BLANCHET.

Partir... sans me reposer... quand je meurs de faim... non pas.

DURAND, à part.

Ciel ! je crois entendre... (Haut.) Blanchet ! ils vont vous voir... ne vous nommez pas. Au nom de notre vieille amitié, ne dites à personne que vous êtes mon ami.

BLANCHET.

Ah ça, tu...

DURAND.

Silence! devant eux, je vous en supplie, ne me tutoyez pas!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LE VICOMTE.

LE GÉNÉRAL, avec discrétion.

Encore en affaires?

DURAND.

Du tout, général.

BLANCHET.

Un général...

DURAND, à part, en regardant Blanchet

Il fronce le sourcil...

LE VICOMTE, entrant.

Pardieu, monsieur de Durand...

BLANCHET, à part.

De Durand!

DURAND, à part.

Comme il me regarde.

LE VICOMTE.

Nos marquises et nos baronnes s'impatientent.

BLANCHET, à part.

Des baronnes! des marquises!

DURAND, à part.

Juste ciel!

BLANCHET, à part.

Je suis dans un guépier.

DURAND.

Annoncez-moi... le temps de changer de toilette pour l'inauguration...

LE GÉNÉRAL.

Granger est à son poste, après vous avoir cherché par tout le parc... Il a, dit-il, une présentation à vous faire.

LE VICOMTE.

Et nous sommes curieux... (Apercevant Blanchet.) Eh! mais... est-ce que ce serait ça?

DURAND.

Non... ce n'est rien... On nous attend.

BLANCHET, faisant un pas.

Oh! je vais...

DURAND, vivement.

Permettez-moi de vous présenter une personne dont je regrettais l'absence... une personne que j'honore de ma confiance entière.

LE VICOMTE.

Un parent?

DURAND.

Non.

LE GÉNÉRAL.

Un ami?

BLANCHET, regardant Durand.

Non.

LE VICOMTE, à voix basse.

Votre homme d'affaires, peut-être?

DURAND.

Justement; oui, mon homme d'affaires.

LE VICOMTE, à part.

Diable!

LE GÉNÉRAL, à part.

Le fameux Bernard!

BLANCHET.

Hein?

DURAND, bas à Blanchet.

Je vous en prie, pour une heure... Vous saurez tout. (Haut.) Venez, général... venez, vicomte...

LE VICOMTE, saluant Blanchet.

Monsieur! (A part.) Une influence à ménager.

LE GÉNÉRAL, saluant de même.

Monsieur. (A part.) Une capitulation à signer.

BLANCHET, à part.

Qu'est-ce que cela signifie?

AMANDA, paraissant sur le seuil de la porte du fond.

Allons! votre main, monsieur de Durand, on nous attend au salon.

DURAND, allant lui offrir la main.

A vos ordres, madame. (Se retournant avec inquiétude.) Allons! général.

LE VICOMTE, à Blanchet.

Monsieur, enchanté...

DURAND, appelant, arrêté sur le seuil.

Allons! vicomte.

LE GÉNÉRAL, à Blanchet.

Je serai charmé, monsieur...

DURAND.

Général, passons dans le salon. (Il sort entraîné par Amanda.)

BLANCHET.

J'y vais aussi.

LE VICOMTE, à Blanchet, à part.

Je voudrais vous parler.

LE GÉNÉRAL, de même à Blanchet.

Deux mots à vous dire.

BLANCHET.

Passer, passez.

LE GÉNÉRAL.

Après vous, je ne souffrirai pas...

LE VICOMTE.

Ni moi, parbleu!

LE GÉNÉRAL, prenant le bras de Blanchet.

Pour faire trêve aux cérémonies...

BLANCHET, résistant.

Monsieur...

LE VICOMTE, prenant l'autre bras de Blanchet.

Je ne resterai pas en arrière de politesse.

DURAND, reparaisant.

Allons donc, messieurs!

BLANCHET, entraîné par le vicomte.

Eh! mais au moins ne tirez pas si fort!

FIN DU PREMIER ACTE.

LE BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR.

3

ACTE DEUXIÈME.

Salon très riche, grande porte au fond ; à gauche une porte avec une tapisserie ; du même côté une table avec un porte-feuille garni de dessins ; à droite une autre table, tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, entrant vivement.

Venez, Caroline, pendant qu'ils achèvent de visiter cette galerie de tableaux.

CAROLINE, avec inquiétude.

Edmond !...

EDMOND.

Mon oncle est arrivé ; c'est lui que vous venez de voir avec votre père.

CAROLINE.

Lui ! Pourquoi donc tout le monde l'appelle-t-il monsieur Bernard ?

EDMOND.

Encore une de ses bizarreries sans doute. Mais que me disiez-vous donc ce matin ? Votre père est au mieux avec lui.

CAROLINE.

Oui, il ne le quitte pas ; mais vous...

EDMOND.

Je venais d'être présenté par M. Granger, lorsque mon oncle me voyant accourir, tout heureux de l'apercevoir, me dit sévèrement : « Vous voilà, monsieur ; nous avons à causer quand nous serons seuls. » J'ai eu peur un instant ; mais non, puisqu'il est venu lui-même...

CAROLINE.

Il n'y a pas de temps à perdre, car tout à l'heure mon père s'est engagé avec le vicomte ; c'est ma belle-mère qui a provoqué cette promesse... J'étais au désespoir, quand M. Granger, qui se trouvait là, m'a dit en sortant : « Ne craignez rien... ce mariage vous déplaît, il n'aura pas lieu. » — Quel honnête homme ! Moi qui avais de l'antipathie pour lui.

EDMOND.

Et vous aviez raison ; mais je déjouerai ses intrigues. Il est à ma merci depuis que j'ai vu les tableaux de maîtres qu'il a fournis à votre père... Pour le moment, je le ménage, parce qu'il sert notre amour, à son insu, ne fût-ce qu'en aidant votre père à se ruiner... Oh ! s'il pouvait en venir à bout... Si jamais vous étiez pauvre...

CAROLINE.

Eh bien ?

EDMOND.

Ceux qui vous recherchent pour votre dot s'éloigneraient, et alors... Mon oncle dût-il me refuser...

CAROLINE.

Quel espoir ! (A part.) Oui, ce papier que mon père... c'est cela... (Haut.) Edmond, pour être à vous, permettez-vous que je me ruine ?

EDMOND.

Mille fois oui. Que voulez-vous dire ?

CAROLINE.

Vous le saurez. Tantôt je verrai mon père... Vous serez avec moi... Oh ! oui, mon espoir se réalisera...

EDMOND.

Puissé-je réussir de mon côté, car sans fortune, comment ferais-je pour vous rendre heureuse ?

CAROLINE.

Vous m'aimez.

EDMOND.

Voici mon oncle... laissez-nous ensemble.

(Caroline, en sortant, s'arrête devant Blanchet, qu'elle salue comme avec l'intention de lui parler, Edmond lui fait signe de s'éloigner.)

SCÈNE II.

BLANCHET, EDMOND.

BLANCHET.

C'est là ma filleule... Ma foi, mon neveu, vous n'avez pas mauvais goût.

EDMOND.

Mon oncle ! vous m'approuvez donc ?

BLANCHET.

Vous êtes votre maître... Mais comme il s'agit d'obtenir le consentement...

EDMOND.

C'est pour cela que j'espère en vous.

BLANCHET.

Et c'est à quoi je viens vous répondre.

EDMOND, vivement.

Parlez.

BLANCHET.

On sait que je suis riche, très riche.

EDMOND, avec jole.

Ainsi...

BLANCHET.

Que je n'ai pas d'autre héritier que vous...

EDMOND.

Mon oncle, je ne vous demande pas...

BLANCHET.

Je sais... Mais je suis bien aise de vous avertir qu'après ma mort...

EDMOND.

Oh ! ne parlons pas de cela.

BLANCHET.

Comme de mon vivant, vous pouvez vous attendre....

EDMOND.

Merci !

BLANCHET.

A n'avoir pas un sou de moi.

EDMOND, à part.

Ciel !

BLANCHET.

Ce que je vous en dis, c'est par intérêt pour vous, parce que si vous alliez compter là-dessus...

EDMOND.

Le ciel m'est témoin qu'il ne m'est jamais venu à la pensée que je dusse être votre héritier... Du jour où je devins orphelin, je compris que je ne devais compter que sur moi-même.

BLANCHET.

Voilà de bons principes.

EDMOND.

Vous pouvez donc disposer de votre fortune... La seule chose que je regrette, c'est votre affection; en quoi ai-je pu la mériter ?

BLANCHET.

Faut-il vous le répéter mon neveu ? Moi, qui ai gagné mon bien en travaillant, je suis peiné que vous n'ayez jamais rien voulu faire; je hais la fainéantise.

EDMOND.

Mais, mon oncle, pour acquérir un peu de talent, nuit et jour... je travaille...

BLANCHET.

Allons donc! de la peinture! Est-ce que c'est travailler cela ?..

EDMOND.

Mon oncle...

BLANCHET.

Je sais bien ce que c'est que les artistes, des paresseux... sans ordre... sans mœurs...

EDMOND.

Ce préjugé...

BLANCHET.

Parbleu! moi aussi, de mon temps, j'ai dessiné, et à l'estompe encore... Le Léonidas de M. David et son Romulus... qui a une si belle pose... Mais, monsieur, c'était quand j'avais fait ma caisse et que mes livres étaient à jour. Encore si vous aviez du talent; mais mon journal ne m'a jamais parlé de vous... Ce n'est pas vous qui exécuteriez jamais des peintures à l'huile comme celles que je viens de voir... Quel vernis! On dirait de la porcelaine de Sévres.

EDMOND, à part.

Et voilà nos juges... (Il se laisse tomber sur un fauteuil avec découragement.)

BLANCHET.

Et quels noms : Titien, Salvator, Raphaël!

C'est sublime! A la bonne heure! voilà des gailards qui ont dû donner de la satisfaction à leurs parents.

EDMOND, à part.

Si je lui disais...

BLANCHET.

Par exemple, si j'ai admiré la galerie de Durand... le train qu'il mène, et surtout ses entourages... ne m'ont pas émerveillé... Son général a une belle tête, je ne dis pas... une tête de médaille; il me rappelle les victoires et conquêtes de M. Pankoucke; mais cette demoiselle Amanda et ce vicomte... Il n'y a que M. Granger qui m'ait fait l'effet d'un honnête homme.

EDMOND, vivement.

Lui !

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRANGER.

GRANGER.

Messieurs, notre galerie obtient un succès fou!

BLANCHET.

Choisissez par vous, monsieur Granger...

GRANGER.

A vous l'honneur de l'invention.

BLANCHET.

A moi... Je ne sois pas parfaitement.

GRANGER.

Touchez là, M. Bernard.

BLANCHET, à part.

Ah! oui... l'homme d'affaires...

GRANGER, désignant Edmond.

Vous connaissez donc ce jeune mauvais sujet ? Il serait, parbleu, plaisant que vos maîtres flamands et espagnols fussent du même père que mes Italiens.

BLANCHET.

Que veut dire...

EDMOND, se levant.

Cela veut dire que c'est moi qui ai peint pour monsieur, les Titien, les Salvator et le sublime Raphaël...

BLANCHET.

Comment ?

GRANGER.

Que vous faisiez semblant d'admirer. Merci, entre confrères...

BLANCHET.

Qu'est-ce que j'apprends?... Et vous m'avouez...

GRANGER.

Ne sommes-nous pas prêts à certifier mutuellement l'authenticité... Je vous passe Rubens, vous me passez Raphaël.

BLANCHET.

Et c'est lui... (Edmond s'incline.)

GRANGER.

Un génie en herbe.

BLANCHET.

Un génie...

GRANGER.

Qui serait depuis long-temps reconnu, s'il n'était forcé, pour vivre, de faire des chefs-d'œuvre anonymes.

BLANCHET, à part.

Lui, mon neveu, un Raphaël.

GRANGER.

Quel malheur que ce garçon-là n'ait d'autre parent qu'un oncle gueux et avare.

BLANCHET.

Hein?

EDMOND, vivement.

Vous ai-je dit cela, monsieur?

GRANGER.

Non, mais vous voyez que...

EDMOND.

Je me retire en protestant contre une pareille accusation. (Il passe auprès de Blanchet.) Ce que vous venez d'apprendre, monsieur, changera peut-être vos idées; il ne m'appartient pas de régler votre confiance... Vous pouvez maintenant juger par vous-même.

GRANGER.

On vous l'accordera, mon jeune ami.... Vous trouverez mademoiselle Caroline dans cette galerie. (Bas.) Que diable! N'oubliez que vous êtes amoureux; vous me comprenez.

EDMOND.

Je vous salue, messieurs.

SCÈNE IV.

BLANCHET, GRANGER, puis successivement,
LE GÉNÉRAL et LE VICOMTE.

BLANCHET regardant Granger.

Et c'est lui qui m'avait paru le plus honnête homme.... Tâchons d'en savoir davantage.

GRANGER.

Monsieur Bernard.

BLANCHET.

Monsieur Granger.

GRANGER.

Sans rancune, n'est-ce pas; si, pendant votre voyage en Angleterre, je vous ai remplacé auprès de Durand.... Je vous déclare, quant aux opérations à venir, que je ne ferai plus rien sans vous.

BLANCHET, à part.

Le fripon.

GRANGER.

Mais il faut nous entendre pour écarter les intrigans qui nous font concurrence ici....

BLANCHET.

Ah! oui!

GRANGER.

Tâchons de faire lâcher prise à M. de Saint-Ildéfonse et à sa nièce. Vous savez ce que c'est que cette Amanda?

BLANCHET.

Je m'en doute.

GRANGER.

Une coquette qui fait une fin.... après s'être compromise avec le vicomte.

BLANCHET.

Est-il possible!

GRANGER.

Sans compter un prince russe avec qui elle était sur le point de faire en Italie un voyage d'agrément, lorsque Durand s'est mis en tête de l'épouser.

BLANCHET.

J'empêcherai....

GRANGER.

Je sais le moyen... (Apercevant le général qui paraît au fond.) Chut! voici l'oncle de la belle; je gage qu'il vient pour vous mettre dans ses intérêts. — Eh! vous voilà, général... Je disais du bien de vous... Et votre adorable nièce, où l'avez-vous laissée?

LE GÉNÉRAL.*

En attaque de nerfs devant votre Raphaël; moi, j'accours pour m'extasier sur vos dessins de maîtres qui valent, dit-on, vos tableaux.

GRANGER, ouvrant le carton.

Les voici.

LE GÉNÉRAL, à Blanchet.

J'aurais voulu vous parler en particulier.

BLANCHET, à part.

A celui-ci, maintenant.

LE GÉNÉRAL.

Mais j'étais sûr de trouver ce Granger à cabaler auprès de vous; ça n'a pas le sou, un effronté parasite.... une espèce de marchand de bric-à-brac qui trafiquerait de son âme, s'il en avait une.

GRANGER.

Venez-vous, général?

LE GÉNÉRAL.

Tout à vous, mon très cher, prêt à vous continuer mon admiration.

LE VICOMTE, entrant, à part.

Je m'en doutais!

LE GÉNÉRAL, l'apercevant, bas à Blanchet.

Voici le vicomte Poligny qui vous arrive.... un faiseur de promesses... Moi, je tiens les miennes; je ne vous dis que ça pour le moment. (Allant à Granger.) Voyons ces merveilleux dessins.

BLANCHET, à part.

Laissons venir celui-là.

LE VICOMTE, s'approchant de Blanchet.

Mon cher ami, j'aurais voulu vous entretenir sans témoins, mais je pensais bien trouver le gé-

* Blanchet, le Général, Granger.

néral en avance. Un chevalier d'aventure qui, si l'on veut l'en croire, a juché les deux mondes de son cadavre.

BLANCHET, à part.

O Durand !

LE VICOMTE.

Habile tacticien, mais dans l'intrigue.... persécuté, mais seulement par la fortune.

LE GÉNÉRAL, qui l'observe avec défiance.

Mon cher vicomte.

LE VICOMTE.

Mon cher général.

LE GÉNÉRAL.

Venez donc voir.

(Le vicomte se rend auprès de la table où sont les dessins.)

BLANCHET, à part.

De mieux en mieux, fiez-vous donc aux têtes de médailles !

LE GÉNÉRAL, revenant auprès de Blanchet.

N'écoutez pas ce coureur de dots.

BLANCHET.

J'en aurai bien de garde.

LE GÉNÉRAL.

Ses créanciers le négocient sur toutes les places de l'Europe.

GRANGER.

Une bataille par Salvator.

LE VICOMTE.

Une bataille, cela regarde le général. Venez donc nous expliquer cela, général.

(Le général retourne à la table.)

BLANCHET.

Cette galerie de portraits vaut bien l'autre. (Applaudissant.) Monsieur Granger. (Bas.) Vous avez, dites-vous, les moyens d'empêcher le mariage de M. Durand ?

GRANGER, bas.

Oui, avant la signature, je ferai surprendre une lettre.... Chut ! c'est Durand.

BLANCHET.

Vous me direz tout à l'heure....

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, à part, avec crainte.

Blanchet avec eux !

LE GÉNÉRAL.

Arrivez donc, triomphateur, que nous vous couronnions.

DURAND.

Messieurs....

GRANGER.

Votre magnifique collection a l'assentiment uni-

* Blanchet, Durand, Granger, le Général, le Vicomte.

versel.... Demandez à votre homme d'affaires que je vous signale, messieurs, comme un homme de goût et de haute connaissance en matière d'art.

BLANCHET.

J'ai admiré surtout une galerie de portraits.

DURAND, bas à Blanchet.

Merci, merci.

BLANCHET, bas.

De quoi me remercies-tu !

DURAND, bas.

D'avoir gardé l'incognito.

LE GÉNÉRAL.

Certes, vous pouvez vous vanter....

DURAND.

Lorsqu'on est riche comme moi, il faut protéger les arts... Mais avez-vous remarqué une chose que je ne m'explique pas... C'est que tous les visages de Raphaël, les vierges.... ressemblent à ma fille.

LE VICOMTE.

Oui.

LE GÉNÉRAL.

En effet.

GRANGER.

Oh ! oh ! de loin.

DURAND

Et cependant, il est sûr et certain que Raphaël n'avait jamais vu Caroline.

BLANCHET.

Non, mais cela pourrait s'expliquer....

GRANGER.

Facilement... car mademoiselle Caroline réalise l'idéal que tous les peintres ont dû rêver.

BLANCHET, à part.

Quel aplomb ! (A Durand.) Il me faut une explication.... ou j'éclate.

DURAND, bas.

Arrêtez...

BLANCHET, bas.

A l'instant.

DURAND.

Messieurs ! Allez, je vous prie, faire à mes invités les honneurs de ma bibliothèque.

GRANGER.

Venez, messieurs, cela en vaut la peine.

DURAND.

Je le crois bien ! 150 mètres de livres magnifiquement reliés.

LE VICOMTE.

Une occasion de M. Granger ?

LE GÉNÉRAL, en admiration.

Cent cinquante mètres !

LE VICOMTE.

Quelle capacité littéraire, mon cher de Durand, 150 mètres de livres... Avec cela, il y a de quoi en composer vous-même et vous risquez de mourir dans un fauteuil d'académicien.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

DURAND, BLANCHET.

BLANCHET.

Entin, tu vas m'entendre.

DURAND.

Mon ami, pas si haut.

BLANCHET.

Je sais tout. Je sais maintenant pourquoi tu voulais me renvoyer : tu rougis de moi, tu fais le grand seigneur... Et tu ne crains pas que je t'arrache ce masque de carnaval, en te criant devant tes parasites : « Quoi, vous avez un château, mon seigneur, vous qui les démolissiez autrefois ? »

DURAND.

Mon ami, ce mot... cet horrible mot, ne le prononcez pas, ou je suis déshonoré.

BLANCHET.

Déshonoré!... C'est donc à dire, que moi qui avoue tout haut nos opérations collectives...

DURAND.

Grâce!

BLANCHET.

Moi qui leur ai prêté mon nom... je serais un coquin.

DURAND.

Je ne dis pas cela... Mais moi... songez que, dans un instant, toute la noblesse du pays sera là.

BLANCHET, emporté.

La noblesse! mais, malheureux, tout ce qui l'entoure est donc une contradiction flagrante avec les antécédens... Toi, si facile à l'emporter contre l'insolence des nobles que tu haïssais... par envie, tu te fais à présent leur singe... Tu as changé ta maison et tes amis; bientôt tu changeras le nom de ton père.

DURAND.

Moi?

BLANCHET.

Parbleu! déjà tu le particulises : Durand, de Durand. Il se décline.

DURAND, à part.

Oh! être dans la dépendance de cet homme!

BLANCHET.

Mon pauvre Durand! lui, autrefois si cordial, si naturel, si plein de bon sens! Voilà donc où la vanité l'a conduit.

DURAND, à part.

Quelle patience!

BLANCHET.

Te ruiner obscurément sans que le bruit de tes folies aille au delà de ce village... N'être entouré que d'intrigans...

DURAND.

Arrêtez, je ne souffrirai pas que vous attaquiez devant moi des réputations...

BLANCHET.

Oui, elles sont belles les réputations! Où as-tu fait la connaissance de ces gens-là!

DURAND.

Mais... dans le monde.

BLANCHET.

Autant vaudrait dire sur la place publique, car les salons d'aujourd'hui, ouverts à tous venans, ne sont pas autre chose.

DURAND.

Eh! que savez vous...

BLANCHET.

Je pourrais déjà te démasquer un fripon... mais il me sert à connaître les autres qui mangent ton bien...

DURAND.

Et si c'est ma fantaisie à moi, de me ruiner, s'il me plait que l'on mange mon bien; si, revenu de mes erreurs passées, formé aux usages du beau monde, je suis enfin sorti de cette sphère bourgeoise où je végétais, de quel droit voudriez-vous m'en empêcher. Restez-y si vous voulez, mais laissez-moi vivre à ma guise; si ça ne vous convient pas, vous êtes libre de ne pas me voir.

BLANCHET.

Soit, mais je suis libre aussi de dire mon nom, qui est célèbre dans ce canton, je m'en vante; je suis libre de crier sur les toits : Je suis Blanchet le démolisseur, et voilà mon associé.

DURAND.

Blanchet, Blanchet, mon ami... mon meilleur, mon plus ancien ami, ne me perdez pas... Vous me voyez à vos pieds... à vos pieds, un homme comme moi!

BLANCHET.

Relevez-vous, monsieur de Durand, votre orgueil vous met trop bas.

DURAND.

Qu'exigez-vous pour vous taire?...

BLANCHET.

Que tu reviennes au bon sens, que tu n'épouses pas, les yeux fermés, une femme qui...

DURAND.

Assez! la vertu de M^{lle} de Saint-Ildefonse, est, Dieu merci, hors de toute atteinte.

BLANCHET.

Si haut placée que je ne l'aperçois guère; demandes-en des nouvelles au vicomte.

DURAND.

Au vicomte?

BLANCHET.

Mais à présent, c'est reçu, on prend moins de renseignemens sur sa femme que sur sa servante. Va, c'est pour ton bonheur que je serai venu ici; avant que tu aies signé ce contrat, j'espère être en mesure...

DURAND.

C'est moi qui vous confondrai.

BLANCHET.

Je te donnerai la preuve que M^{lle} Amanda...

DURAND.

Silence! devant ma fille...

(Caroline paraît avec Edmond, à qui elle fait signe de se tenir prêt à entrer.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAROLINE, puis EDMOND.

CAROLINE, s'avancant auprès de son père, un papier à la main.

Voici le papier que j'ai trouvé dans ma chambre, comme vous me l'aviez dit.

DURAND, vivement.

Chut!

CAROLINE.

Merci, mon père, de la confiance que vous avez eue en moi.

DURAND, voulant empêcher sa fille de parler.
C'est bon.

CAROLINE.

Puisque cette émancipation me rend maîtresse de moi-même...

BLANCHET.

Comment...

DURAND.

C'est bon, vous dis-je, quand nous serons seuls.

CAROLINE.

Non, je sais que monsieur n'est pas un étranger pour nous, et ce n'est pas sans motif que j'ai choisi le moment où vous vous trouviez ensemble.

DURAND.

Mais...

CAROLINE.

Je suis heureuse de pouvoir acquitter ma dette envers vous, et j'ai voulu, pour mieux vous prouver ma reconnaissance, doubler la somme que vous m'aviez permis d'abandonner à ma belle-mère future.

(Elle présente à son père le papier dont Blanchet s'empare.)

BLANCHET.

Quelle abomination!

DURAND, à Blanchet.

Un emprunt... rien qu'un emprunt! (A Caroline.) Mademoiselle, votre belle-mère n'accepterait pas un sacrifice...

BLANCHET.

Un abandon de 200,000 francs! Ah! Durand! quels que soient vos travers, je ne m'attendais pas à vous voir jamais aller jusque-là.

DURAND.

Eh! monsieur.

* Caroline, Durand, Blanchet.

CAROLINE, à part.

Que dit-il?

BLANCHET.

Ainsi, cette vanité qui vous perd, n'a pas seulement vicié votre esprit, mais votre cœur. Ah! Durand, Durand! cela est bien mal!

CAROLINE, à part.

En quoi donc?

DURAND.

Je vous le répète, monsieur: Madame Durand n'accepte pas.

CAROLINE.

Ah! mon père, je vous en supplie; c'est mon désir de ne pas être riche; du moins l'on ne m'épousera pas à cause de ma dot, et rien ne manque à mon bonheur, si vous m'accordez pour mari celui que M. Granger vous propose. Il est là... Je suis certaine qu'il approuve ma détermination.

(Edmond est entré depuis quelque temps, Caroline lui fait signe d'avancer.)

BLANCHET, à part.

Voyons un pen.

EDMOND, à Durand.

Oui, monsieur; la main de mademoiselle est le seul bien que j'ambitionne.

DURAND.

Monsieur, votre demande m'honore, et ce que Granger m'a dit de vous serait un titre...

EDMOND.

Je n'en ai qu'un seul, monsieur, c'est mon amour pour mademoiselle votre fille, que j'aime depuis un an.

DURAND.

Comment?

EDMOND.

Et peut-être l'amitié qui vous unit à mon oncle.

(Il désigne Blanchet.)

DURAND.

Son neveu!

BLANCHET.

Il a cet honneur.

EDMOND.

Puis-je espérer, monsieur, que vous ne reposerez pas mes vœux?...

CAROLINE.

Ma prière...

DURAND.

Désolé, monsieur, de vous décourager du premier mot, mais pour aspirer à la main de ma fille, il faut certains rapports de fortune, de famille...

BLANCHET.

Ouais! sa famille vaut bien la vôtre, je crois, quoique je la compose à moi tout seul; quant à la fortune...

DURAND.

Oh! je sais que vous êtes riche.

BLANCHET.

Permettez, il n'est pas question de moi dans tout cela.

DURAND.

Mais la position sociale que j'occupe...

BLANCHET.

La position...

DURAND.

La société que je fréquente...

BLANCHET.

Est-ce qu'un peintre!... un peintre comme Edmond, y serait déplacé, par hasard, dans votre société de marquis? Pas plus que ses œuvres dans votre galerie, monsieur de Durand, sachez ça.

DURAND, haussant les épaules.

Un artiste!

BLANCHET.

Qu'y trouvez-vous à redire à un artiste?... Savez-vous bien ce que c'est que la peinture. monsieur? Un art... respectable... Attaquer la peinture, c'est attaquer mon amour-propre... Apprenez que je suis fier de mon neveu parce qu'il est peintre, apprenez que je l'admire.

DURAND.

Permis à vous de... comme à moi de lui refuser ma fille.

EDMOND et CAROLINE.

Ciel!

BLANCHET.

Parce que?...

DURAND.

Parce que je ne veux pas... d'une mésalliance.

BLANCHET, enfonçant son chapeau sur la tête.

Une mésalliance!

DURAND.

Le mot est lâché.

CAROLINE.

Mon père!

BLANCHET.

Une mésalliance!.. avec moi, un homme riche de deux millions au soleil.

EDMOND.

Mon oncle!

BLANCHET.

Une mésalliance! lui qui se ruine comme un sot!

DURAND.

Monsieur!...

BLANCHET.

Et qui, pour faire une dot à sa femme, en est réduit à entamer celle de sa fille.

DURAND.

Monsieur, ne m'exaspérez pas...

EDMOND, à Blanchet.

Vous rendez toute réconciliation impossible.

BLANCHET.

Edmond! écoute bien ceci : Je te constitue cent mille écus de dot et tout mon bien après moi.

EDMOND.

Non, si je n'obtiens Caroline.

* Caroline, Durand, Blanchet, Edmond.

BLANCHET.

Va, va, tu épouseras une marquise... que dis-je? tu épouseras une baronne!

CAROLINE.

Mon père! j'en mourrai.

BLANCHET.

Une mésalliance! L'insolent!

DURAND.

Monsieur Blanchet!

BLANCHET, à Edmond, qui s'est jeté entre son oncle et Durand.

Suis-moi. Je ne reste pas une minute de plus ici.

DURAND, à part avec joie.

Ah!

EDMOND, courant après son oncle qui est près de sortir.

Mon oncle, ne nous quittez pas ainsi.

BLANCHET, revenant.

Tu auras de mes nouvelles. (Il s'éloigne encore.)

CAROLINE.

Mon père, rappelez-le.

BLANCHET, ramené par Edmond.

C'est ton mariage qui te rend fou et dénaturé... Eh bien! ce mariage, je le démolirai comme un vieux château.

DURAND, furieux.

Sortez.

BLANCHET, entraînant Edmond.

Viens.

CAROLINE.

Mon Dieu! mon Dieu!

(Elle sort par la droite, tout éplorée, tandis qu'Edmond et Blanchet disparaissent par le fond.)

SCÈNE VIII.

DURAND seul.

Ouf! je suis mort! quel assaut!... Ah! si mes invités, si mesdames les vicomtes et mesdames les marquises étaient survenus!... Grâce à Dieu, cet horrible Blanchet et son neveu sont partis; je ne crains plus d'entendre retentir ce mot fatal qui me fait dresser les cheveux sur la tête... Allons retrouver ma société... Mais je dois être rouge comme un coq, et Amanda qui ne peut souffrir les teints colorés... Restons ici un moment, j'ai besoin d'être seul pour me remettre... c'est à peine si je puis souffler. (Il se jette sur une chaise.)

SCÈNE IX.

CLOVIS, DURAND.

CLOVIS, à part.

Le voilà en personne... Je crois que le moment est propice.

DURAND.

Qu'est-ce que c'est?... Julien! défense expresse d'introduire...

CLOVIS.

Pardon de la liberté... c'est moi Clovis.

DURAND.

Encore... que voulez-vous?

CLOVIS.

L' bail d' la ferme, monseigneur, d'après not' arrangement.

DURAND.

J'ai besoin de repos, voyez Granger.

CLOVIS.

Comme vous avez chaud! c'est-y que vous êtes remonté à cheval?

DURAND.

Hein?

CLOVIS, tirant un papier de sa poche.

V'là l' bail tout recopié.

DURAND.

Allez au diable!

CLOVIS.

J'ai à faire. Il s'agit de signer ça tout de suite, ou je lâche les chiens.

DURAND.

Impertinent! vous n'aurez pas de bail.

CLOVIS, mettant son chapeau.

Non... Eh bien! attendez, monseigneur.

DURAND.

Quel est ce ton?

CLOVIS.

Ce n'est plus le fermier qui vous parle, mais ben l'adjoind du mare de la commune... et j' vas vous envoyer un bon procès-verbal par not' garde champêtre, à cette fin de vous traîner devant le tribunal.

DURAND.

Devant le tribunal!

CLOVIS.

Comme un malfaiteur pour avoir saccagé vingt-trois cloches de melon.... sans compter les dégâts faits par vos chevaux qui seront également traînés devant le tribunal.

DURAND, prenant le bail.

Donnez, donnez... Je signe... C'est 800 francs par an que vous me faites perdre, monsieur l'adjoind.

CLOVIS, ôtant son chapeau et d'un air câlin.

Gn'y a pas d'adjoind ici, monseigneur; c'est votre fermier qui vous prie d'avoir pitié de sa pauvre famille qui a été c' l' année grêlée, incendiée et inondée.

DURAND, prêt à signer sur la table à droite.

Mais que vois-je? Vous avez encore réduit le fermage de 400 francs....

CLOVIS.

Si vous saviez tous les malheurs...

LE BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR.

DURAND, jetant le papier.

Je ne signe rien.

CLOVIS, se couvrant de nouveau.

Vous n'êtes pas un vrai seigneur comme ceux d'autrefois; ils n'grappillaient pas sur l'pauvre paysan eux; gn'y a que les bourgeois enrichis.

DURAND.

Monsieur Clovis.

CLOVIS.

Vous viendrez devant le tribunal, vous et vos chevaux... et je m'en vas tambouriner vot' chute sur la melonnière, monsieur le seigneur manqué.

DURAND.

Sortez, ou je vous fais jeter par la fenêtre.

CLOVIS, riant.

Ah! ah! c'est pus l'temps... Adieu, féodal!...

DURAND.

Rustre, manant.

CLOVIS.

Ah! dam! défunt mon père n'avait pas pris ses parchemins de noblesse..... à la halle aux cuirs ed' Paris.

DURAND, exaspéré.

Oh! si je pouvais le faire pendre!

CLOVIS.

Adieu, bourgeois.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DURAND, GRANGER.

GRANGER, entrant par la gauche et allant regarder à la porte du fond.

D'où vient ce bruit?

DURAND, à part.

Me traiter de la sorte!.... et dans un moment où je voulais du calme... Moi, un grand seigneur.. Car, enfin, j'ai acheté un château.... Non, rien n'est plus sacré pour la populace, ni la fortune, ni le rang...

GRANGER.

Mon cher ami...

DURAND.

Ah! vous voilà.

GRANGER.

A qui en avez-vous donc?

DURAND.

A tout le monde.... à vous, monsieur, comme aux autres, à vous, surtout... Oui, j'y pense... j'ai à vous complimenter sur votre jeune homme, ce prétendu pour ma fille, ramassé par vous je ne sais où. Pas de nom. Une famille de rien.

GRANGER, d'abord interdit, reprenant son assurance

J'apprends à l'instant que j'étais mal renseigné, je venais vous en instruire.... ainsi que d'une autre nouvelle à laquelle je n'ajoute aucune foi,

je commence par vous le dire ; mais enfin il est de mon devoir...

DURAND.

Expliquez-vous.

GRANGER.

C'est que cela n'a pas le sens commun..... une naïve calomnie.

DURAND.

Mais quoi ?

GRANGER.

Une prétendue intrigue, un rendez-vous secret du vicomte avec...

DURAND.

Avec mademoiselle Amanda ? (Signe d'assentiment de Granger.) C'est ce Blanch... (Se reprenant.) C'est mon homme d'affaires qui vous...

GRANGER.

Précisément ; mais je lui ai répondu comme il faut.

DURAND.

Une femme qui m'adore..

GRANGER.

C'est ce que j'ai dit... Et tenez, voici justement mademoiselle de Saint-Edouard avec le vicomte.. C'est le hasard, sans doute, qui...

DURAND.

Ils viennent de ce côté.

GRANGER.

Un bon moyen de confondre les calomnieux serait d'écouter derrière cette tapisserie.

DURAND.

Oui, pour imposer silence, pour vous prouver...

GRANGER.

Oh ! ma conviction...

DURAND.

Venez toujours... je l'exige.

(Il se cache derrière la tapisserie.)

GRANGER, à part.

Ah ! monsieur le vicomte, vous m'avez appris comment on se sert d'un piège ; vous y tombez. (Il va se cacher auprès de Durand.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, cachés, AMANDA, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Venez ici, nous serons seuls.

AMANDA.

Eh bien ! j'ai tenu ma promesse... j'ai été bonne.

LE VICOMTE.

Comme je vous ai toujours connue... le cœur sur la main... et tendant la main à tout le monde.

AMANDA.

Maintenant, la lettre... dépêchons, on va venir pour le contrat.

LE VICOMTE.

Hélas !

AMANDA.

Que veut dire cet hélas ?

LE VICOMTE.

Soupir de jalousie.

AMANDA.

Vous, devenir sentimental ! c'est le seul défaut qu'on ne vous ait jamais reproché.

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi, je les ai tous ; seulement les uns après les autres... Vous me voyez dans ma phase romanesque.

AMANDA.

La lettre... ne prolongeons pas un entretien dans ce salon... où...

LE VICOMTE.

Où l'on va signer votre bonheur et mon désespoir, perfide... Eh bien ! c'est justement cela que je trouve drôle. Oui, j'aime les antithèses... l'idée de cette métamorphose que va produire en vous la plume du notaire ; cet air candide et pensif que vous allez prendre devant nos douairières... l'attitude béate de ce bon Durand, tout rouge de son bonheur, bien gêné dans ses habits... la taille plus mince, le sourire plus large... et les cheveux plus bouclés que jamais. (Il rit aux éclats.) Ah ! ah ! ah !

AMANDA, qui pendant ce couplet a regardé autour d'elle avec inquiétude voit la tapisserie s'agiter. —

A part.

Quelqu'un est là... C'était un piège ! (Haut.) Monsieur le vicomte...

LE VICOMTE.

Laissez-moi rire.

AMANDA, à mi-voix avec anxiété.

La lettre ! la lettre !

LE VICOMTE.

Je l'ai là.

AMANDA.

Donnez.

LE VICOMTE.

Avant de m'en séparer, souffrez que nous la relisions ensemble.

AMANDA.

Le temps presse.

LE VICOMTE.

Cela sera amusant. (Il ouvre la lettre et se dispose à lire. « Mon...

AMANDA.

De grâce... donnez.

LE VICOMTE.

Ne me refusez pas cette dernière consolation. (Il recommence à lire.) « Mon...

AMANDA, saisissant la lettre avec vivacité.

Ah ! Très haut de manière à être entendue. Voilà le cas que je fais, monsieur, d'une dénonciation anonyme contre un homme que j'estime... que j'aime. (Elle déchire la lettre.)

LE VICOMTE, regardant derrière lui.

A qui en avez-vous donc ?

AMANDA.

Quelque violence que j'ousse dû faire à mon cœur, je n'aurais pas hésité à rompre mon mariage, si cette dénonciation que vous m'apportez, et dont mon mépris vient de faire justice, avait contenu autre chose qu'une misérable calomnie.

LE VICOMTE.

Je ne devine pas, ma parole d'honneur.

AMANDA.

Je veux bien excuser votre hardiesse, monsieur le vicomte, et je vous promets de ne rien découvrir de tout ceci à mon mari; mais à condition que vous ne l'offenserez plus par des paroles que je ne saurais entendre sans manquer à mes devoirs les plus sacrés.

DURAND, paraissant.*

Assez, assez.

LE VICOMTE, à part.

Tout s'explique.

DURAND.

O femme accomplie! ô trésor!

AMANDA, feignant la surprise.

Vous m'écoutez!

DURAND.

Pardon, ange, pardon!

AMANDA, d'un ton reproche douloureux.

Ah! mon ami! de la défiance!

DURAND.

Jamais, ce n'est pas par défiance, je le jure...

AMANDA.

Et c'est vous, monsieur Granger...

DURAND.

Non, non... Vous n'avez aucun reproche à lui faire... d'avance, il refusait de croire...

GRANGER, à part.

Etre joué ainsi.

DURAND.

J'ai voulu faire triompher aux yeux de tous votre innocence, votre amour pour moi.

AMANDA.

Je ne puis que me féliciter d'une épreuve qui vous a fait connaître le fond de mes sentiments.

LE VICOMTE, à part.

Je ne suis qu'un sot.

DURAND.

Je n'en veux pas au vicomte... on l'a abusé... Je sais d'où part le coup... Je sais de qui venait cette lettre... Mais, désormais, ces messieurs seront là pour vous défendre... Et mon nom que je vais vous donner attestera mon estime... Voici le notaire et toute la société.

(Deux domestiques ouvrent la porte du fond et se rangent de chaque côté. Durand va au devant du général.)

LE VICOMTE, à Amanda.

J'aurai ma revanche.

* Amanda, Durand, le Vicomte, Granger.

AMANDA.

Je vous gagne toujours.

(Ils se séparent; Amanda gagne la droite du théâtre; le vicomte se rend auprès de Granger, à gauche.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LE MARQUIS DE SALUCE, LA BARONNE DE LA ROCHE-AUX-LÉZARDS, LES INVITÉS, deux DOMESTIQUES.

LE GÉNÉRAL.

Je le disais bien... Voilà nos époux.

DURAND.

Julien! Gaston! Avancez des fauteuils à ces dames... Messieurs, veuillez vous asseoir.

(Les domestiques disposent des sièges en demi-cercle sur la gauche du théâtre; les invités s'y asseyent, à l'exception du marquis et de la baronne, qui viennent à l'avant-scène.)

LE GÉNÉRAL, s'approchant d'Amanda, bas.

La lettre...

AMANDA.

Est anéantie...

(Elle en montre les fragmens que le général ramasse par terre.)

LE GÉNÉRAL, à Durand.

Je vous ai suppléé auprès de ces bons amis qui ont bien voulu honorer de leur présence notre château.

DURAND.

Je vous remercie, général. — Monsieur le notaire, à cette table.

(Il installe le notaire à la table à droite, et s'y assied, ainsi qu'Amanda.)

LE VICOMTE, bas à Granger.

D'ici au mariage, nous verrons....

LE GÉNÉRAL, aux invités.

Pendant que monsieur le notaire taille ses plumes, si je vous achevais l'histoire de la fameuse bataille de Bayaca, en Colombie.

LES INVITÉS, se levant tous et se rapprochant.

Ah! oui, oui.*

GRANGER, bas au vicomte.

Bon. L'histoire de la balle.

LE VICOMTE, de même.

Du moins, il ne la montrera plus, la voici.

(Il tire la balle de sa poche et la montre à Granger.)

LE GÉNÉRAL.

Nous venons, vous ai je dit, de franchir le Peramo de Teihto, montagne de douze mille pieds, lorsqu'un coup de feu m'atteignit dans la poitrine, à deux lignes au dessous du cœur.

GRANGER, au vicomte.

Comment s'en tirera-t-il?

LE GÉNÉRAL.

Si vous êtes curieux de voir cette balle historique....

* Amanda, Durand, le Notaire, auprès de la table. Plus loin le Général, la Baronne, les invités non-parlans, le Marquis, le Vicomte, Granger.

GRANGER.

Hein ?

LE GÉNÉRAL, déboutonnant lentement son habit.

La voici. (Il donne une autre balle aux invités qui se la passent de main en main.)

LES INVITÉS.

Voyons... voyons...

LE VICOMTE, à Granger.

C'est un peu fort... Voilà celle de ce matin...
Rendons-les lui toutes les deux...

GRANGER.

Bon.

LE MARQUIS, recevant la balle le dernier.

Elle est fort bien conservée.

LE VICOMTE.

Voyons donc. (Il prend la seconde balle des mains du marqui-.) En effet, on la dirait toute neuve.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur.

LE VICOMTE, passant au milieu du théâtre.

Permettez, général, que je rende à César tout ce qui appartient à César. (Il lui rend les deux balles, une de chaque main.)

LE GÉNÉRAL, foudroyé.

Oh!

DURAND, quittant la table.

A vous la plume, général; puis à vous, belles dames. (Le général prend la plume et va signer en jetant de loin des regards furibonds au vicomte. Les invités non parians passent également auprès de la table, signent et vont se rasseoir. Durand retient la baronne.) Eh! madame la baronne de la Roche-aux-Lézards, vous êtes-vous bien amusée aujourd'hui ?

LA BARONNE, riant.

Je m'amuse toujours quand je vous vois.

DURAND.

L'ordonnance du médecin vous réussit à ce qu'il paraît.

(Le général vient présenter la plume à la baronne qui va signer à son tour.)

LE MARQUIS, à Durand.

Dites-moi.

DURAND.

Ah! ce cher marquis. (Il lui tape sur le ventre.)

LE MARQUIS.

Tout beau !

DURAND, s'excusant du geste.

Monsieur le marquis de Saluce... une petite plaisanterie de société.

LE VICOMTE, à part à Granger.

Voilà notre bourgeois grand seigneur qui fait des siennes.

GRANGER.

Il s'oublie.

LE VICOMTE.

Non... Il se souvient.

LE MARQUIS, à Durand.

Le petit Granger m'a rappelé que j'avais connu feu monsieur votre père dans l'émigration.

DURAND.

Monsieur le marquis... il se peut...

LE MARQUIS.

Nous avons eu aussi un Durand dans les mousquetaires gris... c'est votre oncle, m'a-t-on dit...

DURAND.

Oui, oui, je crois me rappeler...

LE VICOMTE, à Granger.

La bonne charge!

LE MARQUIS.

Je grille de l'embrasser. (Il va signer et vient ensuite reprendre sa place auprès du vicomte.)

LA BARONNE.

Plus heureux que nous, monsieur de Durand, vous avez retrouvé le château de vos ancêtres... L'horrible bande noire a mutilé tous les nôtres, hélas !

(Elle va s'asseoir auprès d'Amanda à la droite de la table.)

DURAND, à part.

C'est le ciel qui a enlevé d'ici ce Blanchet. Il doit être bien loin à cette heure.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BLANCHET.

BLANCHET.

Me voilà.

DURAND.

Cette voix... Blanchet !

BLANCHET, s'avancant à la gauche de Durand.

On signe donc sans moi !

LE GÉNÉRAL.

De quel ton...

LE VICOMTE.

L'homme d'affaires.

DURAND, bas à Blanchet.

Je vous en supplie... pas d'éclat.

BLANCHET, de même.

Pas de faiblesse... c'est pour ton bonheur...

LE MARQUIS.

Serait-ce mon vieux compagnon d'armes de l'armée de Condé ?

BLANCHET.

Quoi ?

DURAND, bas à Blanchet.

Grâce !

LE MARQUIS.

Dans mes bras ! (Il étreint Blanchet.)

BLANCHET, se dégageant.

Que diable !

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas l'oncle de monsieur de Durand ?

BLANCHET.

Moi ! nous sommes du même âge. Armée de Condé ! Mon nom est célèbre, mais c'est dans un autre genre !

DURAND, bas.

Par pitié !

BLANCHET.
J'ai fait avec monsieur, ma fortune dans le commerce.

GRANGER, à part.
Oh ! là là !

LE VICOMTE.
Charmant !

DURAND.
Messieurs... mesdames... ne croyez pas...
LE MARQUIS.

Il n'en faut pas rougir. (Aux invités.) Oubliez-vous qu'une ordonnance de Louis XIV permet à la noblesse de commercer aux îles d'Amérique sans qu'il y ait dérogation ?

LE GÉNÉRAL.
Sans doute.

LE MARQUIS, à Durand.
C'est aux îles...

DURAND.
Oui.

BLANCHET.
Du tout... sur la terre ferme... et vous allez me connaître.

DURAND.
Arrêtez...
BLANCHET, se débarrassant de lui et allant à la table.)

Je signe ici mes nom et qualités.
DURAND.

La foudre est sur ma tête.
BLANCHET, écrivant.

« Blanchet. »
TOUS LES INVITÉS, avec horreur, se levant.
Blanchet !

BLANCHET.
« Le démolisseur ! »
TOUS LES INVITÉS, jetant un cri.

Ah !
AMANDA.
Qu'entends-je !

DURAND.
Je suis mort.

LE MARQUIS.
L'homme de la bande noire !

LA BARONNE.
Le scélérat qui a bâti un village avec mon donjon de la Roche-aux-Lézards.

LE MARQUIS.
Le brigand qui a fait vivre cinq cents paysans en morcelant ma terre des Quatre-Barbes.

BLANCHET.
Oui, c'est moi... Je suis Blanchet le démolisseur... et voilà mon associé..

TOUS LES INVITÉS.
Ah !

DUBAND.
Je rentre sous terre.
BLANCHET, à Durand.

Et maintenant... adieu... (Il sort.)
LE MARQUIS.

C'est une insulte.
DURAND.

Monsieur le marquis.
LA BARONNE.

Un guet-apens.
DURAND.

Madame la baronne.
LE MARQUIS.

Adieu, sectateur de la bande noire.
DURAND.

Monsieur le marquis.
(Le marquis sort. tumultueusement suivi par tous les invités, Granger sort après eux, ainsi que le vicomte, en riant aux éclats.)

LA BARONNE, se laissant aller sur un fauteuil.
Ah ! je vais avoir mes vapeurs.

DURAND.
Madame la baronne.
LA BARONNE, se redressant brusquement et marchant sur Durand, qui recule effrayé.

Adieu, paltoquet. (Elle sort.)
DURAND.

Oh ! perdu... déshonoré...
AMANDA.

Mon ami.
DURAND.

Où cacher ma honte ? (Il fuit par une porte de côté.)

AMANDA, le suivant.
Mon ami... mon ami...

LE GÉNÉRAL, resté seul, saisissant le contrat dans les mains du notaire.

Allons le rejoindre avec ma nièce ; au point où en sont les choses, nous devons des consolations à cet infortuné millionnaire.

ACTE TROISIÈME.

Un salon. Portes de fond et latérales. A gauche, une porte-fenêtre. Du même côté, une table ; de l'autre, un sofa.

SCÈNE I.

AMANDA, DURAND, assis sur un sofa recouvert d'une peau de panthère.

DURAND.
Enfin il est venu le jour qui doit couronner...

C'est aujourd'hui que nos deux âmes... à la municipalité... à l'église... Mon Amanda... ma déesse... mon premier amour... car vous êtes mon premier amour aussi... comme je suis le vôtre... N'est-ce pas ?

AMANDA.

Je vous l'ai dit.

DURAND.

Et ce Granger qui n'arrive pas, quand je grille, quand je boue...

AMANDA.

Je voudrais bien deviner pourquoi vous l'avez envoyé à Paris avec le vicomte, sitôt après la signature de notre contrat... Jusqu'à mon oncle qui est de la conspiration, je l'ai vu, et qui ne veut rien me dire.

DURAND.

C'est une surprise que je vous ménage.

AMANDA, avec curiosité.

Qu'est-ce que cela peut être... Je suis une grande enfant, avouez-le... (Elle soupire.) Mais ce mystère... ma curiosité... tout cela me distraît un peu de ma mélancolie.

DURAND, se levant furieux.

Misérable Blanchet !... si je le tenais... c'est lui... le diffamateur... qui...

AMANDA.

Non ; cela m'a fait sans doute un gros chagrin...

DURAND.

Mais j'ai détruit victorieusement cette calomnie... J'ai prouvé avec ma circulaire rédigée par votre oncle...

AMANDA.

Aussi n'est-ce plus cela...

DURAND.

Y aurait-il autre chose ? (Il se rassied tendrement.) Quoi ? quoi ? dites quoi...

AMANDA.

Ah ! quand une jeune fille apprend qu'on va la marier, elle est toute joyeuse d'abord... mais au moment de se donner un maître... je ne sais quel vague regret...

DURAND.

Oh ! non... oh ! non... oh ! non... Ce n'est pas vous qui serez à moi, c'est moi qui serai à vous ; c'est moi qui vous appartiendrai ; je serai votre esclave ; je n'aurai d'autre volonté que celle de mon Amanda.

AMANDA.

N'y a-t-il pas déjà ce mariage de votre fille que vous ne voulez pas comme je le désire...

DURAND.

Avec votre oncle...

AMANDA.

Je n'y tenais pas d'abord... J'avais dit cela sans but arrêté ; mais votre refus m'a fait réfléchir ; il m'a montré que je n'ai aucun pouvoir sur vous, que je serai malheureuse, que vous ne m'aimez pas.

DURAND.

Elle pleure !... Amanda ! mon Amanda, je me repens, oui... je vous demande pardon à deux genoux ; il faudrait être un barbare... un ligre... un rocher... Je consens... demandez-moi tout...

je consens à tout pour que vous ne doutiez plus de mon amour.

AMANDA, lui tendant la main.

Je vous crois... je vous crois maintenant... Ah ! que cela fait de bien !... C'était une épreuve... Je n'exige rien, mon ami ; mariez votre fille au vicomte, puisque c'est votre désir.

DURAND.

Mon désir est qu'elle épouse le général... Elle sera ma tante... C'est un point résolu... ne me refusez pas.

AMANDA.

La femme doit obéissance à son mari.

(ils se lèvent.)

DURAND.

Pour le vicomte... il ne peut tarder à arriver... Qu'il ne sache rien encore, à cause des élections qui ont lieu aujourd'hui... Il me justifiera aux yeux de ses amis... J'en ai besoin, car ce Blanchet, qui, depuis huit jours, est resté dans une anberge du pays... il machine contre moi, j'en suis sûr.

AMANDA.

Eh bien ! ne congédions pas encore le vicomte aujourd'hui... mais demain...

DURAND.

Je ne pourrai jamais vous dire non.

(Elle lui donne sa main à baiser.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, AMANDA, LE VICOMTE, DURAND.

LE VICOMTE.

Vraiment, général, c'est trop de complaisance...

DURAND.

Ah ! c'est lui.

LE VICOMTE.

Il suffisait de me dire où était ce cher Durand.

DURAND.

Vous voilà donc, vicomte ; et Granger ?

LE VICOMTE.

Il me suit. Pardon si je trouble un si doux entretien... Heureux Durand, heureux époux ; voilà comme je serai bientôt, puisque, grâce à madame, j'ai obtenu l'honneur de devenir votre gendre. (Il jette un regard interrogateur sur Amanda.)

DURAND, embarrassé.

Monsieur le vicomte, l'honneur est pour moi.

AMANDA, bas au général.

Succès !... vous l'emportez...

LE VICOMTE, à part.

Que dit-elle !...

DURAND.

Et quoi de neuf à Paris ?

LE VICOMTE.

L'annonce de votre mariage qui fait sensation.

DURAND.

Est-il vrai ?

LE VICOMTE.

Le *Journal des Modes* s'est exprimé dans les termes les plus pompeux sur vous et sur madame.

LE GÉNÉRAL, contrarié.

Aurait-on nommé ma nièce ?

LE VICOMTE.

En toutes lettres... demandez à Granger.

DURAND.

Mais où est-il ? Où reste-t-il ?

LE VICOMTE.

Je l'ai laissé sur le perron... où il déballe...

DURAND.

Chut ! (A Amanda. Il passe devant le vicomte.) C'est la surprise... Je vais au devant de lui. Restez ici, je vous en prie, et promettez-moi de ne pas regarder par la fenêtre... Je reviens, je reviens.

LE GÉNÉRAL, à Durand.

Je ne vous quitte pas... (Prêt à sortir, il revient à la gauche d'Amanda, et lui cît à voix basse :) Méfiez-vous du vicomte... Il trame quelque chose... A peine arrivé, je l'ai surpris parlant mystérieusement à Caroline.

AMANDA.

Bien.

LE GÉNÉRAL, sortant.

Durand, Durand, attendez-moi.

SCÈNE III.

AMANDA, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre général, comme il manœuvre autour de Durand ; j'entre, il me suit ; Durand sort, il le suit ; il vous l'entoure, il vous le cerne, coupant toute communication... C'est à mourir de rire.

AMANDA.

Quand la guerre est déclarée... Mais à propos, vicomte, que devient-elle donc, votre guerre... Prenez garde, vous n'avez plus que quelques heures pour empêcher mon mariage.

LE VICOMTE.

Et celui de votre oncle.

AMANDA, stupéfaite.

De mon oncle... Vous supposez...

LE VICOMTE.

Ce cher général, les lauriers de Mars ne lui suffisent pas, il lui faut les myrtes de Vénus... Vous le voyez, mon adorable, il m'a suffi d'un coup d'œil. Or... quand le plan de l'ennemi est deviné... sa réussite devient douteuse...

AMANDA.

Ah !

LE VICOMTE.

Et je vous promets de battre monsieur le général, votre oncle.

AMANDA.

D'ailleurs, si vous échouez, vous vous exiliez à Londres, où mademoiselle Fœdora vient, dit-on, d'obtenir un brillant engagement.

LE VICOMTE.

Je n'échouerai pas.

AMANDA.

Vous êtes un rival si dangereux.

LE VICOMTE.

Mais je m'en flatte... et fort capable de rendre une union nécessaire.

AMANDA.

Un enlèvement... une séduction... très bien... Mais quand le plan de l'ennemi est deviné...

LE VICOMTE, l'interrompant.

Il est parfois trop tard.

AMANDA, à part.

Je veillerai sur Caroline.

LE VICOMTE.

En attendant, je vous recommande la surprise que Granger vous apporte de Paris, car j'y ai coopéré.

AMANDA.

Comme à l'annonce publique de mon mariage.

LE VICOMTE.

Il se peut bien ; mais voici Durand avec son garde du corps...

SCÈNE IV.

AMANDA, DURAND, portant une corbeille de mariage, LE GÉNÉRAL, LE VICOMTE, GRANGER.

DURAND.

Me voilà, me voilà... Ouvrez maintenant les grands yeux.

AMANDA, préoccupée.

Vraiment, je suis confuse...

DURAND, riant bêtement.

Eh ! eh ! eh ! eh !... c'est la surprise... le voyage de Granger à Paris.

GRANGER, saluant Amanda.

Madame...

DURAND, qui tient toujours sa corbeille, bas au général.

Dites donc ; elle n'a pas l'air de tomber en admiration, ça me coûte pourtant assez cher.

LE GÉNÉRAL.

Le trouble... l'émotion... vous comprenez... Mais quand elle sera sentie...

(Il prend la corbeille des mains d' Durand.)

DURAND.

A la bonne heure, car lorsqu'on a fait des frais...

LE VICOMTE, arrêtant le général qui se dispose à déposer la corbeille sur la table.

Pardon, général, si madame ne procède pas à l'examen de la surprise, permettez que je retire... (Il entrouvre la corbeille et y prend un carnet.)

LE GÉNÉRAL, jetant un regard dans la corbeille.
Oh ! superbe... éblouissant !

GRANGER.

L'œuvre de trois hommes de goût.

DURAND.

De trois hommes...

LE VICOMTE. *

Granger d'abord... puis votre serviteur... puis un prince.

DURAND.

Un prince !

LE GÉNÉRAL et AMANDA.

Un prince !

LE GÉNÉRAL, vivement.

Durand... si nous portions la corbeille dans la chambre de la mariée.

LE VICOMTE.

A votre aise, général... Je vous disais donc qu'un prince... le prince russe de Gourikoff...

AMANDA, à part.

C'est lui !

DURAND.

Superbe nom.

LE VICOMTE, continuant.

Se trouvait dans les magasins de cachemires du Persan, rue Richelieu, lorsque nous y choisissons à votre intention ces chefs-d'œuvre de l'industrie indienne.

(Le général a déposé la corbeille sur la table, et passe auprès d'Amada à droite.)

DURAND.

Et le prince ?...

LE VICOMTE.

Tout à coup j'aperçois, magnifiquement déployé sur un angle du comptoir, un châle bleu de ciel... le roi des châles... Le prix en était exorbitant... je m'en empare... le prince le réclame... Nous étions sur le point de nous couper la gorge...

DURAND.

Vicomte, vous êtes trop vif... un prince !

LE VICOMTE.

Lorsque Granger s'écrie...

GRANGER.

« C'est pour la corbeille de M^{lle} Amada de Saint-Ildefonse, qui épouse demain M. de Durand. »

AMANDA, à part.

Traître !

DURAND.

Le prince...

LE VICOMTE.

... Jette à ce nom un cri de surprise et nous de-

* Amada, Durand, le Vicomte, Granger.

mande si la personne dont nous parlons est bien la nièce du brave général René de Saint-Ildefonse, qui reçut, au passage du Péramo de Tchito, une balle dans la poitrine... Je lui répondis qu'il se trompait...

AMANDA, à part, avec joie.

Ah !

LE VICOMTE.

Que ce n'était pas une balle, mais bien deux.

DURAND.

Deux balles ?

LE GÉNÉRAL.

Monsieur !

LE VICOMTE.

Bref, l'identité n'en fut pas moins reconnue.

DURAND.

Et le prince ?...

LE VICOMTE.

Me remettant un carnet d'un goût parfait... celui que j'ai l'honneur de vous présenter, madame... « Veuillez, me dit-il, vous charger de ma » carte de félicitations pour M^{lle} Amada. »

DURAND, à Amada.

Vous le connaissez !

LE VICOMTE.

Le prince est des amis particuliers de mademoiselle.

DURAND.

Un prince... de vos amis... des amis de ma femme, un prince !

LE GÉNÉRAL, lisant à part dans le carnet qu'Amada lui a passé.

« Tremblez, perfide, j'irai vous enlever jusqu'au » pied de l'autel. »

DURAND.

Quel honneur pour moi ! un prince ! (A Amada, passant auprès d'elle.) Vous me ferez faire sa connaissance ?

LE VICOMTE.

Cela ne tardera pas.

AMANDA, coupant la conversation.

Mais nous ne songeons pas que l'heure s'écoule...

LE GÉNÉRAL, à sa nièce.

Et qu'il faut vous préparer.

DURAND.

C'est juste. Pendant ce temps, je vais avec le vicomte faire un tour... une simple apparition à un déjeuner d'électeurs, à un quart de lieue d'ici ; la voiture nous attend.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Je vous accompagne.

LE VICOMTE.

Pardon, général, votre complaisance est impossible ici.

DURAND.

On vous prendrait pour un faux électeur.

LE GÉNÉRAL, bas à Amada.

Les laisser ensemble...

AMANDA, à Durand.

Mais vous-même, mon ami, il n'est pas besoin que vous alliez...

DURAND.

Si fait... je dois improviser... un discours que j'ai là.

AMANDA.

Le jour d'un mariage... vous ne pouvez... j'ai besoin que vous ne me quittiez pas.

DURAND.

Alors je reste... Mon cher vicomte, vous m'excuserez, n'est-ce pas, auprès des électeurs.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE, entrant par la droite.

Mon père, il vient d'arriver un monsieur qui vous demande.

GRANGER, à part.

Bien.

DURAND.

Qui est-ce ?

CAROLINE.

Un étranger... il vous attend dans le grand salon.

LE GÉNÉRAL, à Amanda, inquiet.

Un étranger !

AMANDA, à part.

C'est le prince.

DURAND.

Il n'a pas dit ce qui l'amène ?

LE GÉNÉRAL.

Le moment est mal choisi pour venir vous parler d'affaires.

CAROLINE.

Elle est de la dernière importance; voilà ce qu'il a dit à Julien, et je me suis chargée de vous prévenir.

(Caroline se dirige vers la fenêtre, où le vicomte la suit.)

DURAND.

Peut-être est-ce pour mon élection.

GRANGER, à Durand.

Il faut aller...

DURAND.

Je vole, et bientôt...

LE GÉNÉRAL, bas à Amanda.

Empêchons...

AMANDA, à Durand.

Ah ! je vois que cette élection vous tient au cœur... je ne suis pas assez égoïste pour vous défendre d'aller à ce déjeuner.

GRANGER.

Cependant...

DURAND.

Ce visiteur...

LE GÉNÉRAL.

Qu'à cela ne tienne, je vais le recevoir.

LE BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR

DURAND.

Excellente idée ! (Au vicomte, qui cause tout bas avec Caroline.) Mon cher vicomte, je suis à vous. (Au général.) Vous savez où me trouver.

LE VICOMTE, bas à Caroline.

Au bout de la pièce d'eau dans une heure.

DURAND.

Vicomte...

LE VICOMTE.

Me voilà ! (Il sort avec Durand par le fond.)

LE GÉNÉRAL, à Caroline.

Dans le grand salon, n'est-ce pas mademoiselle ?

(Bas à Amanda.) Je cours et je reviens.

(Il sort par la droite.)

GRANGER, à part.

Que faire ! les momens sont précieux.

AMANDA, à Granger, avec pénétration.

Monsieur Granger.

GRANGER.

Madame.

AMANDA.

Cette visite paraît vous intéresser.

GRANGER, négligemment.

Mon Dieu, non, pas le moins du monde... Permettez moi...

AMANDA.

Restez, je vous prie.

GRANGER.

J'ai besoin de me refaire du voyage ; veuillez m'excuser.

(Il salue et sort par le fond.)

SCÈNE VI.

AMANDA, CAROLINE.

AMANDA, à part.

Il ne verra que mon oncle... Pour le moment, rien à craindre de ce côté.

CAROLINE, regardant par la fenêtre.

S'il allait ne pas venir.

AMANDA.

Que regardez-vous là, mademoiselle ?

CAROLINE.

Moi, madame. (Tristement.) Je ne vois personne.

AMANDA, à part.

Mon oncle aurait-il raison ? Le vicomte vous parlait à l'instant avec chaleur ; que vous disait-il donc ?

CAROLINE, froidement.

Je ne sais, madame.

AMANDA.

Mon enfant, pourquoi cette réserve... Ne me regardez pas comme une belle-mère, mais comme une amie... Si je vous interroge, c'est pour vous prémunir contre des projets dangereux.

CAROLINE.

Le vicomte...

AMANDA.

Vous êtes jeune... Vous ne savez pas combien les hommes sont trompeurs.

CAROLINE, avec un mouvement de joie.

Madame... si je vous comprends... mais non..... N'est-ce pas vous qui avez déterminé mon père...

AMANDA.

J'ai vu depuis votre éloignement pour ce mariage...

CAROLINE.

Et vous ne le voulez plus ?

AMANDA, lui tendant la main.

Votre aversion pour moi vous paraît-elle encore aussi fondée ?

CAROLINE, avec transport.

Ah! madame, que vous êtes bonne... et combien j'étais injuste... Vous ne voulez pas que j'épouse le vicomte... Oh! j'ai bien envie de vous embrasser. (Elle se précipite à son cou.) J'aurais été si malheureuse... Je voulais le lui dire à lui-même pour qu'il renonçât à moi ; c'est pour cela que j'ai consenti à l'aller trouver tout à l'heure au bout du parc, où il m'attendra.

AMANDA, vivement.

N'y allez pas ; c'est un piège.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu !

AMANDA.

C'est votre bonne confiance qui vous sauve, et nous vous donnerons un autre mari.

CAROLINE.

Que j'aimeral...

AMANDA.

Qui vous aime. (A part.) Il ne revient pas.

CAROLINE.

Ah !

AMANDA.

Qu'avez-vous ?

CAROLINE.

C'est la joie... Je suis si heureuse... que je pleure. Il y avait tant de larmes, là. (Mettant la main sur son cœur.) C'est le bonheur qui les chasse.

AMANDA, à part.

Ah! M. le vicomte, vous échouerez. (Avec impatience.) Mais, mon oncle...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, tout bouleversé.

AMANDA.

Eh bien...

LE GÉNÉRAL.

Je l'ai vu.

AMANDA.

C'était lui.

LE GÉNÉRAL.

Jaloux... furieux ; il veut vous emmener.

AMANDA.

Jamais.

LE GÉNÉRAL.

Si vous refusez, il faut que Durand se batte avec lui.

AMANDA.

De quel droit ?

LE GÉNÉRAL.

Des promesses.

AMANDA.

N'a-t-il pas refusé de m'épouser....

LE GÉNÉRAL.

Il y consent.

AMANDA.

Qu'en pensez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

Le prince est diplomate...

AMANDA.

Oui.

LE GÉNÉRAL.

J'ai obtenu qu'il retournerait à l'auberge où il est descendu.

AMANDA.

Bien.

LE GÉNÉRAL.

En lui jurant que rien ne se ferait avant ce soir, et que je lui porterais votre ultimatum.

AMANDA.

Très bien. Vous allez monter à cheval.

LE GÉNÉRAL.

Bien.

AMANDA.

Vous ramènerez Durand.

LE GÉNÉRAL.

Oui.

AMANDA.

Le maire ; portez-lui son bail ; il est dans ma chambre... tout signé...

LE GÉNÉRAL.

Oui.

AMANDA.

Nous avançons l'heure de la célébration.

LE GÉNÉRAL.

Bon.

AMANDA.

Une fois mariée, je ne crains plus rien.

LE GÉNÉRAL.

Plus rien.

AMANDA.

Avant que le prince sache que tout est fait, nous serons loin... (Montrant du doigt Caroline.) Tous les quatre.

LE GÉNÉRAL, transporté.

Sublime ! Je vois d'ici Granger et le prince et le vicomte se regardant en face... tandis que nous...

AMANDA.

Vite... Je vais achever ma toilette.

LE GÉNÉRAL.

Je cours... (Il va pour sortir par le fond.)

AMANDA.

Et le bail....

LE GÉNÉRAL.

J'oubliais.

(Il tourne sur lui-même et sort par le fond.)

AMANDA.

Caroline!

CAROLINE, quittant la fenêtre.

Madame...

AMANDA.

Faites vos préparatifs sur-le-champ... en secret...
Dans une heure, nous partons.

CAROLINE.

Partir... Où allons-nous?

AMANDA.

N'importe... en Italie... en Suisse.

CAROLINE.

Et avec qui ?

AMANDA.

Avec votre père... avec moi... avec mon oncle...
Pas un mot à personne... et soyez prête... (À part,
en sortant.) Oh! je les déjeunerai tous!

SCÈNE VIII.

CAROLINE, seule.

Partir... au moment où l'espoir était revenu...
M'en aller, sans même lui dire adieu... Non! (Elle
court à la fenêtre.) Il ne vient pas... lui qui tous
les jours, à cette heure... Quand j'ai tant besoin
de le voir... Oh! mais c'est impossible... Partir
ainsi... pourquoi?... Il n'était pas question de ce
voyage... pourtant elle me l'a bien dit... Edmond,
viens à mon secours!... (Elle retourne à la fenêtre.)
Ah! tout là-bas, derrière ces arbres... C'est lui!
Je ne puis distinguer, mais je l'ai reconnu. (Elle
agite son mouchoir.) Edmond!... Edmond! de
tristes nouvelles... (Se retournant brusquement vers
la porte du salon.) Cachez-vous, on vient... (Elle va
regarder au dehors.) Non, je me suis trompée....
(Edmond entre par la fenêtre.)

SCÈNE IX.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, vivement.

Quoi donc.... Quelles tristes nouvelles ?

CAROLINE.

Je pars.

EDMOND, vivement.

Pour Paris ?

CAROLINE.

Non... Plût au ciel! Bien plus loin; je ne sais
où... Je ne me rappelle plus... Nous nous voyons
peut-être pour la dernière fois.

EDMOND.

Oh! ne me dites pas cela!... J'irai trouver votre
père...

CAROLINE.

Oui, vous avez raison... Ce n'est pas lui qui
m'a parlé de ce départ.... c'est ma belle-mère:
nous le supplierons tous les deux.

EDMOND.

Mais il me refusera; il me dira encore qu'il ne
veut pas de mésalliance!

CAROLINE.

Que faire? mon Dieu!

EDMOND.

Jusqu'à présent, je n'ai pas désespéré tout à
fait. Je me disais que deux intrigans qui se dis-
putent votre main, valent mieux qu'un seul,
parce qu'ils se combattent et doivent finir par
s'exclure l'un l'autre; mais si vous partez, vous
êtes perdue pour moi... Oh! ne partez pas, Ca-
roline; ne partez pas.

CAROLINE.

Si mon père l'ordonne...

EDMOND.

Et mon oncle qui n'est pas revenu de Paris;
sans vouloir m'expliquer, il m'a dit, en me quit-
tant: « Sois tranquille, ton mariage se fera, je
» t'en réponds. » — Il le veut maintenant, par
amour-propre; et il ajoutait: « Je n'aurai qu'un
» mot à dire, et Durand sera débarrassé de tous
» les intrigans qui l'entourent. »

CAROLINE.

Quand revient-il?

EDMOND.

Ce soir, je l'espère.

CAROLINE.

Et je pars dans une heure.

EDMOND.

Il arrivera trop tard.

CAROLINE.

Edmond!

(Elle met la main et la tête sur l'épaule d'Edmond.)

EDMOND.

Plus de bonheur pour nous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE VICOMTE, un peu aviné.

LE VICOMTE.

Ma foi, vivent les déjeuner d'élections pour
donner des idées couleur de rose! (Voyant Edmond
et Caroline qui ne l'ont pas entendu, il s'avance entre
eux.) Eh! eh! ne vous gênez pas... Il paraît, mes
petits tourtereaux, que nous nous adorons... Com-
ment, comment... j'ai un rival et vous ne me le
dites pas, mon amour... et vous m'exposez à vous-
enlever...

EDMOND.

Enlever mademoiselle!

LE VICOMTE.

Pour la conduire chez une respectable parente... Comment... comment!... Eh bien! mon tendre ami... je ne vous en veux pas... d'autant que je viens d'apprendre... une nouvelle... et quand elle sera connue... bref! notre mariage n'obtiendrait plus l'agrément de mes créanciers... Touchez donc là... et puisque vous vous adorez... j'ai une voiture au bout du parc... pendant que le papa Durand se marie... fouette postillon!... Vous conduisez votre Hélène chez une parente respectable... Vous devez avoir une parente respectable.

EDMOND.

Monsieur...

LE VICOMTE.

Sinon, je vous offre la mienne.

EDMOND, passant vivement auprès de Caroline.

Mademoiselle, retirez-vous; cette proposition est un outrage...

CAROLINE.

Edmond, je ne vous laisse pas ensemble, vous m'effrayez!

EDMOND.

Ne craignez rien... je me contenterai de répandre à monsieur, que forcer un père à donner ainsi sa fille, c'est une bassesse quand il y a une fortune qui peut faire mettre en doute le désintéressement du ravisseur.

LE VICOMTE.

Quel âge avez vous?

EDMOND.

Oh! venez mademoiselle!

LE VICOMTE, passant entre eux et les retenant.

Attendez donc... puisque je protège vos amours, puisque je veux empêcher qu'on ne vous marie au héros de l'Amérique du Sud et autres lieux.

CAROLINE.

Au général!

EDMOND.

Caroline!

LE VICOMTE.

Là... vous voyez bien qu'il est bon de m'écouter...

EDMOND.

Non, votre père ne vous sacrifiera pas ainsi...

CAROLINE.

Oui, oui... je comprends maintenant... Et ce départ...

LE VICOMTE.

Mais remettez-vous d'une alarme si chaude... Quand le héros de l'Amérique saura la nouvelle... il battra en retraite... Vous direz... c'est de votre âge: « Une chaumière et son cœur! »

EDMOND.

Expliquez-vous.

CAROLINE.

Parlez, de grâce.

LE VICOMTE.

Il fait du mystère... jusqu'à ce que le héros

ait béni l'hyménée de sa nièce. Je voulais l'empêcher d'abord... à présent il ne faut pas qu'il manque... d'après ce que vient de me dire cet estimable M. Blanchet...

EDMOND.

Il est de retour?

LE VICOMTE.

Je l'ai vu descendre de diligence.

EDMOND.

Ah! tout n'est pas perdu... Je cours le trouver... Allez, Caroline... dans un instant notre sort sera décidé.

(Il reconduit Caroline jusqu'à la porte de droite et sort par le fond.)

SCÈNE XI.

LE VICOMTE, seul.

Quelle revanche!... quel coup de théâtre après le mariage.. Je n'aurais pas inventé mieux... Ce qui m'inquiète, c'est que Granger soit venu enlever Durand au déjeuner... pour le conduire auprès du prince, sans doute... Et maintenant que Blanchet m'a appris... Il faut, sans rémission qu'Amanda devienne madame Durand, cette vengeance est la meilleure de toutes; allons, pour prouver le contraire de ce que j'ai soutenu jusqu'ici, Dieu des avocats, inspire moi. — Voici le futur époux, s'il pouvait n'avoir pas vu le prince... Cette mine consternée... il l'a vu.

SCÈNE XII.

GRANGER, DURAND, LE VICOMTE.

DURAND, suivi de Granger, s'avance jusqu'à la rampe, et pousse un gros soupir qui lui gonfle les joues.
Ouf!...

LE VICOMTE, à part.

Plus de doute!

DURAND.

Quelle découverte!

GRANGER, avec consternation.

Oui!

DURAND.

Et j'étais son premier amour!

GRANGER.

Une erreur de calcul.

DURAND, soupirant.

Ouf!

GRANGER.

Ça suffoque.

LE VICOMTE, à part.

Il faut réparer...

DURAND.

Ah! vicomte, c'est vous.

LE VICOMTE.

Votre oncle vous attend. Je l'ai vu rentrer avec l'adjoint.

DURAND, d'un ton sinistre.

Rien ne presse.

GRANGER.

Nous avons le temps.

DURAND, prenant la main du vicomte.

Nous avons le temps. J'ai besoin de serrer la main d'un ami. (Granger avance la stenne que Durand prend aussi.) De deux amis.

LE VICOMTE.

Qu'y a-t-il donc ? Vous étiez encore joyeux et triomphant, lorsque Granger est venu vous enlever de table...

DURAND, péniblement.

Le prince Gourikoff... est ici.

GRANGER, faisant un signe joyeux au vicomte.

Nous lui avons parlé...

DURAND.

Oui... nous lui avons parlé... Ouf !

LE VICOMTE, à part.

Diable !

DURAND.

Vous me disiez ce matin qu'il est des amis particuliers de M^{lle} Amanda... Il me l'a dit aussi.

LE VICOMTE, légèrement.

En effet, je l'ai vu dans quelques salons lui adresser des hommages.

DURAND, d'une voix cavernreuse.

Ce n'est pas tout.

LE VICOMTE, toujours avec légèreté.

Il paraissait avoir pour elle une... estime... partagée...

DURAND, plus sombre.

Ce n'est pas tout.

LE VICOMTE.

Je ne jurerais même pas... que son cœur...

DURAND, plus sombre.

Ce n'est pas tout.

LE VICOMTE.

Comment.

DURAND, soupirant.

Ouf !

GRANGER.

Il paraissait que les hommages étaient accueillis... et que... l'estime partagée fut assez vive pour faire jaser... Vous devez savoir cela, vicomte...

(Il lui fait des signes pour l'exciter à parler.)

LE VICOMTE.

C'est de la médisance. Le monde est si méchant.

(Il fait signe à Granger de se taire.)

DURAND.

Oh ! oh ! ce n'est pas le monde... mais bien le prince lui-même, qui vient de me faire l'honneur de m'apprendre...

GRANGER.

Et vous comprenez alors que le mariage serait hasardeux.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce à dire ? Monsieur de Durand irait-il, comme un bourgeois, se ridiculiser pour des vétilles... Les grands seigneurs d'autrefois n'exigeaient pas de leurs femmes qu'elles s'enterrassent dans un mari. Ils leurs laissaient toute liberté, et on les voyait demandant : « Comment se porte donc ma femme, chevalier, ou marquis, ou mon cher duc ?

GRANGER.

C'était bon autrefois.

DURAND.

Mais, si je prends femme, moi, j'entends que ce soit pour moi, et que nul autre que moi ne sache si elle se porte bien.

LE VICOMTE.

Le prince vous a-t-il donné des preuves ?...

DURAND.

Non.

GRANGER.

Cependant...

LE VICOMTE.

Admettons que l'estime partagée ait été vive... n'était-ce pas avant de vous connaître ?

DURAND.

En effet...

GRANGER.

Il n'est pas moins...

LE VICOMTE.

La préférence qu'on vous accorde n'en est donc que plus flatteuse.

DURAND.

Il est vrai.

LE VICOMTE.

Et ne vaut-il pas mieux pour un mari, que sa femme ait estimé quelqu'un avant qu'après son mariage ?

DURAND.

J'en conviens.

GRANGER, à part.

Pourquoi diable veut-il...

DURAND.

Et tenez, ma tendresse est si forte... Mon mariage je le désire tant que, pour en avoir le contentement, je crois... je crois que je n'écouterais rien.

LE VICOMTE.

C'est le plus sage.

GRANGER.

Non pas.

DURAND.

Mais le prince...

GRANGER.

Il n'est pas commode.

DURAND.

Il est jaloux.

LE VICOMTE.

Amour-propre blessé.

DURAND.

Oui ; mais son amour-propre blessé... veut, si l'épouse, que je me batte avec lui.

LE VICOMTE.

Ah ! c'est donc lui ? Eh bien, vous devez savoir tirer l'épée ?

DURAND.

La tirer... oui... mais après... Je pousserais bien encore, si ce n'était pas qu'il faut parer... (Frissonnant.) Brrr... un coup d'épée, quand on n'a pas été élevé à ça...

LE VICOMTE.

Un gentilhomme tire l'épée de naissance.

DURAND.

Ah ! un gentilhomme... Eh ! mais, je réfléchis... n'ai-je pas entendu dire que les grands seigneurs ne se battent qu'avec leurs égaux ?

LE VICOMTE.

Sans doute.

DURAND, avec joie.

Alors, lui qui est prince... moi je ne suis qu'un bourgeois.

LE VICOMTE.

Allons donc !

DURAND.

Croyez-le.

LE VICOMTE.

Jamais.

DURAND.

Je vous jure... fils d'un simple marchand.

LE VICOMTE.

Oh ! monsieur Durand de La Grenouillère, vous voulez rire.

DURAND.

Mon titre de marquis n'est pas arrivé. (A Granger.) N'est-ce pas ?

LE VICOMTE.

Le prince vous fera une faveur... par anticipation.

DURAND.

Alors il faut donc renoncer à mon Amanda ?

GRANGER.

Sans hésiter... la voici.

DURAND, avec colère.

Mais je veux qu'elle s'explique.

GRANGER.

Elle est avec son oncle.

DURAND.

Modérons-nous.

GRANGER.

Soyez ferme.

LE VICOMTE.

Mon cher de Durand... vous ne pouvez plus reculer.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, AMANDA, couronne et voile de mariée, CLOVIS, gants blancs, habit noir.

CLOVIS, à Durand.

Monseigneur... je vous remercie bien du bail... aussi j'ai voulu venir vous chercher pour vous faire honneur.

LE GÉNÉRAL, amenant Amanda par la main jusqu'àuprès de Durand.*

En ce moment solennel, je viens, le cœur ému, vous transmettre le dépôt qu'un frère expirant m'avait confié... Je vous donne ce que j'ai de plus cher au monde... après mon épée... Ma tâche est accomplie sur la terre ; mais si j'ai fait le bonheur de ma nièce, j'aurai assez vécu.

AMANDA.

Mon oncle, vous vivrez pour le voir.

LE VICOMTE.

Je sens deux larmes...

DURAND, dans le plus grand embarras.

Certainement cette union si désirée... était... c'est-à-dire serait encore... mon désir le plus... et s'il n'y avait dans les sentimens de mademoiselle... aucun... empêchement en quelque sorte...

LE GÉNÉRAL.

Scrupule honorable !... Allons, ma nièce, faites violence à votre timidité, dites que c'est bien librement que vous allez être unie à l'époux de votre choix.

AMANDA, baissant les yeux.

Ne connaît-il pas mon cœur ?

DURAND.

Mais si, venant d'autre part... une opposition...

AMANDA, à part.

Aurait-il vu...

LE GÉNÉRAL.

Une opposition... Monsieur l'adjoint... est-ce entre vos mains ?...

CLOVIS.

Pas un brin d'opposition.

LE GÉNÉRAL, à Durand.

Sur quoi donc avancez-vous ?...

DURAND.

Je n'avance rien... mais si quelqu'un se croit le droit de venir m'empêcher... je ne puis pas lui défendre de... de m'empêcher...

AMANDA, passant auprès de Durand.

N'ayant rien à redouter d'aucune explication... je me dois à moi-même d'exiger...

GRANGER.

Madame a raison... puisqu'il vous faut renoncer au bonheur que promettait votre union...

* Granger, le Vicomte, Durand, le Général, Amanda, Clovis.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce à dire ?

LE VICOMTE.

De grâce, qu'on n'aïlle pas... faute de s'entendre...

LE GÉNÉRAL.

Il faut sur-le-champ...

LE VICOMTE, se jetant entre Durand et Amanda.

C'est à moi de faire connaître la vérité... Oui, à la flamme de ces mêmes regards qui vous ont incendié, s'était fondu le cœur moscovite du prince Gourikof...

AMANDA.

C'en est assez...

(Elle remonte vers la porte du fond.)

LE GÉNÉRAL.

Monsieur...

LE VICOMTE, très haut, courant après Amanda prête à sortir.

Il ne fut pas aimé !... (Effet général, Amanda s'arrête étonnée, le vicomte répète :) Il ne fut pas aimé... Mais, fière d'avoir attaché à son char un esclave aussi illustre, madame lui laissa espérer que peut-être elle l'aimerait un jour... Plus tard, une promesse obtenue par l'importunité... (A Durand.) Rien qu'une promesse... (A Amanda.) Promesse imprudente, car vous n'aviez pas vu celui que vous deviez aimer.

AMANDA, à part.

Lui, me défendre !

GRANGER.

Si j'y comprends...

LE VICOMTE, à Durand.

Vous avez paru, et dès-lors il fallait être malheureuse ou parjure : on fut parjure pour vous.

DURAND.

Pour moi !

LE GÉNÉRAL.

Telle est la vérité.

AMANDA.

Oh ! oui.

LE VICOMTE.

Soyez donc glorieux de votre conquête, et que, sans retard, elle vous soit assurée par ce digne magistrat.

(Clovis salue le vicomte, s'essuie le front et remonte le théâtre.)

LE GÉNÉRAL, à Durand.

Ma nièce attend.

DURAND, presque entraîné.

Eh bien !

GRANGER, bas à Durand.

Le prince attend.

DURAND.

Oh !... monsieur le général, écoutez-moi... C'est avec le plus grand regret ; mais des obstacles redoutables...

LE GÉNÉRAL.

Une rupture !

DURAND.

Si cela vous était égal...

AMANDA.

Ah !

LE GÉNÉRAL.

Un pareil affront à la nièce du général René de St-Ildéfonse... devant les autorités... presque au pied de l'autel.

DURAND.

Monsieur le général...

LE VICOMTE, à Durand.

Oui, vous n'y songez pas...

LE GÉNÉRAL.

Lorsque déjà elle a revêtu la robe de nocces.

DURAND.

Monsieur le général !..

LE VICOMTE.

Vous ne pouvez...

LE GÉNÉRAL.

Et sa réputation, monsieur... et son honneur, monsieur...

AMANDA.

Ce n'est pas mon honneur... que me fait ma réputation ! c'est mon amour... c'est mon cœur qu'il ne craint pas de briser, le barbare !

(Le vicomte se rend auprès d'Amanda.)

GRANGER, à part.

Les grandes phrases !

CLOVIS.

C'est quasiment eun' comédie.

LE GÉNÉRAL, à Durand.

Votre heure !

DURAND.

L'heure ?

LE GÉNÉRAL.

Vos armes ?

DURAND.

Hein ?

LE GÉNÉRAL.

Quoique offensé, je vous laisse le choix.

DURAND.

Lui aussi.

(Le général se rapproche de sa nièce ; le vicomte vient précipitamment auprès de Durand.)

LE VICOMTE, à Durand.

Je suis votre témoin.

DURAND, à part.

Un duel si j'épouse... un duel si je n'épouse pas...

LE VICOMTE, à Durand.

Epousez.

DURAND.

Mais le prince.

LE VICOMTE.

Je vais donc faire pour le mieux, car le général est sûr de son coup. (Il va causer avec le général.)

GRANGER, à Durand.

N'épousez pas.

DURAND.

Mais le général...

GRANGER.

Le prince me paraît sûr de son affaire.

DURAND.

Ils sont tous les deux sûrs... comme cela ça ne peut pas me manquer... (Griquant des dents.) Oh !

LE VICOMTE, revenant.

C'est arrangé !

DURAND, joyeux.

Quoi ?

LE VICOMTE.

A quinze pas, vous marcherez l'un sur l'autre.

DURAND.

J'épouse, j'épouse...

LE VICOMTE.

A la bonne heure !

LE GÉNÉRAL.

Mon cher neveu... votre main...

DURAND, à part.

Et tout à l'heure, le prince !.. Ah ! si j'avais là quelqu'un sur qui pût tomber ma colère !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BLANCHET, EDMOND.

BLANCHET, à son neveu.

Entre donc.

DURAND, avec une joie féroce.

Ah !

BLANCHET.

C'est moi.

LE VICOMTE, courant au devant de Blanchet.

Silence !

AMANDA.

Encore cet homme !

DURAND, furieux.

Que venez-vous faire ici ? Qu'est-ce qui vous donne le droit d'y entrer ?

BLANCHET.

Tu sauras ça... — Oh ! oh ! il paraît que je tombe au milieu de la noce... — Prends garde qu'elle ne manque ; tu n'es pas dans ton jour de bonheur, on vient déjà de nommer le député, et..

DURAND, avidement.

Et...

BLANCHET.

Ce n'est pas toi... à l'unanimité...

LE GÉNÉRAL.

Voilà qui est fâcheux.

CLOVIS.

J' m'ai douté d'ça... les bourgeois y n'auront pas voulu d'un grand seigneur.

BLANCHET.

Ni les grands seigneurs d'un bourgeois.

DURAND, emporté.

Blanchet !

CLOVIS, à part.

Quand on n'est ni chair ni poisson.

DURAND, à Blanchet.

C'est donc tout exprès pour m'apporter cette nouvelle que vous êtes venu ?

AMANDA, à Durand.

Calmez-vous, mon ami ; que fait un revers, quand une femme dévouée est là pour vous tenir lieu de tout ?

LE GÉNÉRAL.

Quand un oncle...

DURAND.

Non, il faut que ma colère se satisfasse... et je vais régler le compte d'il y a huit jours, en vous faisant jeter à la porte par mes gens ! (Appelant.) Julien ! Gaston !

EDMOND.

Mon oncle !

BLANCHET, avec calme.

Laisse... laisse... (A Durand.) Plus tard, si tu veux bien. Je suis venu pour voir le château dont je pourrais m'accommoder, attendu qu'il est en vente.

(Le vicomte fait signe à Blanchet de se taire.)

TOUS, excepté le vicomte.

En vente !

BLANCHET, déployant une grande affiche.

Voici l'affiche qui vient d'être placardée sur tous les murs du village.

DURAND.

Qui a osé ?...

BLANCHET, lisant.

Vente par folle enchère...

DURAND.

Ah ! ces droits qu'il fallait payer...

BLANCHET.

Dans la huitaine... et vous savez bien que votre banquier s'y est refusé... Il prétend qu'il s'est déjà mis beaucoup trop à découvert... et que, par toutes vos folles dépenses, vous pourriez bien être ruiné.

TOUS.

Ruiné !

CLOVIS.

Aie ! la grêle !

GRANGER.

Ruiné !

(Il regarde Blanchet d'un œil scrutateur et témoigne qu'il doute.)

DURAND.

Non, non, ma seule faute est d'avoir oublié, d'avoir compté sur monsieur.

BLANCHET.

Dam ! c'est que, pour réparer un désastre comme celui-là... voilà déjà de vos billets protestés pour 40,000 francs acquittés par moi.

DURAND.

Est-il possible ?

AMANDA, bas au général.

Ruiné !

LE GÉNÉRAL, à Amanda.

Le prince, quoique diplomate...

CLOVIS.

J'ôte mes gants blancs.

LE VICOMTE, passant auprès de Durand.

Mais que fait un revers quand une femme aimante est là, qui vous tient lieu de tout?... Al-lons, allons, l'autel est préparé... monsieur l'ad-joint attend.

CLOVIS, dépliant ses gants.

Faut-il remettre?...

LE GÉNÉRAL.

Dans un pareil moment... on pourrait retarder.

LE VICOMTE, passant entre Durand et le général.

Retarder ! et la réputation de votre nièce, mon-sieur... et son amour, monsieur ! (À Durand.) Votre chapeau, où est-il ?

LE GÉNÉRAL.

Par respect pour elle-même, Mlle de Saint-Hde-fonse ne doit rien conclure avant que son passé soit pleinement justifié.

AMANDA.

Le cruel ! ah ! ses injustes soupçons m'ont brisé le cœur... ma fierté m'a soutenue jusqu'ici... mais je sens...

LE GÉNÉRAL.

Oh ! ciel ! ma nièce...

AMANDA.

Un flacon ! de l'air, de l'air !

(Elle se laisse tomber dans les bras du général.)

CLOVIS.

All' tombe en pamoison.

BLANCHET, haussant les épaules.

Oui !

GRANGER.

Pour sauver la sortie.

DURAND, consterné.

Je comprends.

LE GÉNÉRAL, appelant.

Gaston, Julien ! du secours !

CAROLINE, paraissant.

Qu'y a-t-il?... Edmond !

(Elle reste au fond du théâtre avec Edmond qui court au devant d'elle.)

LE GÉNÉRAL.

Monsieur l'adjoint, au nom de l'humanité, ai-dez-moi à transporter mon enfant.

(Le général qui trouve Clovis trop lent à son gré, enlève sa nièce dans ses bras et sort vivement par le fond.)

GRANGER, à part.

En route pour la Russie.

DURAND.

Partir ainsi !

LE BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR.

LE VICOMTE.

Vous planter là !... C'est affreux.

DURAND.

Oui.

LE VICOMTE.

C'est vous dire en propres termes : votre argent faisait tout votre mérite.

DURAND.

Oui.

LE VICOMTE.

C'est votre argent qui était aimable et dis-tingué.

DURAND.

Oui.

LE VICOMTE.

C'est votre argent qui avait de l'esprit.

DURAND.

Oui.

LE VICOMTE.

Maintenant que vous n'avez plus d'argent, je vous tire ma révérence.

DURAND.

Oui, oui, c'est me dire tout cela ; mais vous?...

LE VICOMTE.

Adieu.

DURAND, stupéfait.

Quoi.

LE VICOMTE.

Pour vous venger de la perfide, je cours s'il le faut jusqu'aux antipodes. (Il sort.)

DURAND.

Ils s'éloignent tous au premier bruit de ma ruine.

GRANGER.

Je reste, moi.

DURAND.

Ah ! voilà un ami véritable.

BLANCHET, à Edmond et à Caroline, au fond du théâtre.

Patience.

GRANGER.

A présent que vous êtes ruiné, je vous demande la main de votre fille ; si vous étiez riche encore, c'est moi qui m'éloignerais.

DURAND, lui saisissant la main.

Bien !

GRANGER.

Telle est ma morale.

BLANCHET, s'avancant.

Alors mettez-la en action, le cas est tout trouvé car cette fortune...

DURAND.

Existe encore ?

BLANCHET.

Eh ! eh ! un peu ébréchée, mais il y a du remède.

* Granger, Blanchet, Durand, Caroline, Edmond.

EDMOND, à part.
Je tremble!

BLANCHET.
Plus fin que les autres, monsieur s'en est douté.

GRANGER.
Moi?... Je viens de prouver mon désintéressement... Monsieur Durand décidera.

BLANCHET.
Oui, entre vous et mon neveu... prêt à expliquer comme quoi les madones de Raphaël ressemblent à mademoiselle Durand.

DURAND.
Que veut dire?...
BLANCHET.
Edmond! (Il l'invite à parler.)
GRANGER, vivement.
Trêve à ce débat... Monsieur n'étant pas ruiné, il suffit... Ma délicatesse m'ordonne de me retirer. (Il salue et sort.)

EDMOND.
Ah!

BLANCHET.
Bon voyage!... — Oiseau de proie comme les autres, que la manie de grand seigneur...
DURAND.
Tais-toi... Je vois maintenant où elle m'aurait conduit... Le ridicule, la ruine... (A Caroline.)

lon malheur... Pardonnez-moi tous... (Tendant la main à Blanchet.) Il me reste un ami vrai... Ma fille...

CAROLINE, mettant une main sur l'épaule de son père et de l'autre lui désignant Edmond.
Un fils...

DURAND, vivement.
Oui.

EDMOND.
Ah! monsieur!...

BLANCHET.
Et vive la joie!... Nous achetons le château, mais cette fois pour le démolir.

DURAND.
Démolir mon château!

BLANCHET.
Eh! bien, est-ce que ça va te reprendre?

DURAND.
Oh! non, mais ça me ferait trop de peine; laissons-le vendre.

BLANCHET, avec ironie.
A quelque grand seigneur?

DURAND.
Justement, j'ai sous la main un notaire, un banquier et un ex-fabricant de cotonnade qui se disputeront l'honneur de me succéder.

FIN DU BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR.

NOTA. Le rôle de DURAND appartient aux premiers comiques, celui du GÉNÉRAL doit être donné sans distinction d'emploi à un acteur de belle stature. Une sorte de gravité majestueusement comique sans charge aucune, tel est le caractère qu'il convient de donner à ce personnage.

Les acteurs doivent être placés au théâtre dans l'ordre où ils sont inscrits en tête de chaque scène, ou dans les notes. Toutes les indications sont données du théâtre.